

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « The Makhnovists and the Mennonites: war and peace in the Ukrainian Revolution ».

Cette traduction a été réalisée à l'automne-hiver 2013. Ce texte n'a pas été traduit directement par le CATS de Caen mais par une personne qui nous a contacté. C'est cette personne, qui se reconnaîtra, qui a réalisé cette traduction. Un grand merci à elle. Le CATS s'est contenté d'effectuer la relecture. Le texte a été féminisé par nos soins. Pour des raisons de facilité, certains noms de personnes et de lieux ont été laissés tels que dans le texte en anglais.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Les makhnovistes et les mennonites: Guerre et paix dans la révolution ukrainienne

Ce récit relate les massacres qui eurent lieu dans le sud de l'Ukraine entre le 26 octobre et le 7 décembre 1919. Les victimes, les mennonites allemandEs, des pacifistes déclaréEs, comptaient plusieurs femmes et des personnes âgées ; à Eichenfeld, près d'un tiers des habitantEs du village trouva la mort, dont une femme aveugle de 65 ans. Tous les massacres se produisirent à proximité de l'armée makhnoviste. Puis, au bout de six semaines, ils prirent fin.

Ce récit relate aussi l'histoire d'une communauté d'émigréEs dont les membres inventèrent de toutes pièces un croque-mitaine anarchiste pour se justifier d'avoir trahi leurs principes pacifistes. Il traite de grandEs propriétaires qui gagnaient 3000 fois le salaire de leurs ouvriers agricoles, de propriétaires qui enrôlèrent des soldats pour protéger leurs richesses, et de pacifistes qui combattirent au sein d'une armée qui massacra des dizaines de milliers de Juifs/Juives. Il traite du mythe et de la réalité, et de la possibilité de rapprochement que l'on peut opérer entre deux versions du passé. Surtout, il peut servir à rappeler que ceux et celles qui souhaitent la paix de demain doivent oeuvrer à l'égalité dès aujourd'hui¹.

Les histoires manichéennes des makhnovistes et des mennonites

En 1924, Nestor Makhno fut arrêté à Danzig et accusé d'avoir persécuté des colons allemandEs en Ukraine (Skirda, p-408). Il parvint à s'échapper avant le procès, et les supposés actes de terreur perpétrés à l'encontre des mennonites pacifistes constituent aujourd'hui encore la tache la plus indélébile dans la réputation des makhnovistes². La diaspora mennonite russe se remémore le « *déchaînement de terreur* »

¹ Avant tout, je me dois de dire un mot sur la terminologie : en transcrivant des noms ukrainiens ou russes dans l'alphabet romain, je me suis efforcé d'utiliser une orthographe cohérente (j'utilise en général la première variante que je rencontre) et j'ai changé certaines orthographes dans les citations sans le préciser. Par « *mennonites* », je me réfère au groupe ethnique plutôt qu'à ceux qui pratiquaient cette religion. J'ai utilisé le terme « *Russo-ukrainienNEs* » pour différencier les populations natives des colons allemands. La raison en est que les événements dont je traite se sont produits dans l'Ukraine actuelle, qui faisait autrefois partie de la Russie, mais qui en 1919 ne faisait partie ni de l'une ni de l'autre.

² Durant la majeure partie du vingtième siècle, le mouvement makhnoviste fut calomnié, considéré à tort comme une organisation antisémite. En réalité, les juifs/juives jouaient un rôle important au sein de la Makhnovtchina, dans la mesure où on en trouvait dans tous les groupes anarchistes russo-ukrainiens. L'opposition à l'antisémitisme était un des principes makhnovistes les mieux ancrés : malgré le manque d'armes, Makhno mit un point d'honneur à mettre en place des groupes juifs d'autodéfense (voir Skirda, pp-338-341). Récemment, l'historien juif Arno Mayer, professeur émérite à l'Université de Princeton, écrivait que « *chez les Verts – et les nationalistes ukrainiens, la figure de Makhno se détache parce qu'il s'est dressé contre les tourments et la victimisation infligés aux Juifs* » (p-525). Les preuves relatives à cette question sont établies depuis les années 1920, mais elles ont souvent été étouffées par la propagande stalinienne (par exemple, *History of Anarchism in Russia / Histoire de l'anarchisme en Russie* de Yaroslav), et par les oeuvres de fiction à caractère sensationnaliste (comme *Makhno et sa Juive* de Joseph

que lui infligèrent les makhnovistes en massacrant des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants (Huebert, H.T. & W. Schroeder, p-138)³ : « *Sous l'emprise d'une violence folle* » (Toews, p-252) les bandits firent preuve de « *la bestialité d'hommes changés en animaux enragés* » (Toews, p-142) ; « *Impuissants et sans défense, [les mennonites] furent exposés à l'horrible réalité d'une anarchie bestiale*

Kessel). L'universitaire juif Elias Tcherikover, qui dirige le département d'histoire du YIVO (*Jewish Scientific Institute*, l'institut scientifique juif), a mené des recherches exhaustives sur les atrocités antisémites commises en Ukraine : « *On ne peut nier que, de toutes ces armées, y compris l'Armée Rouge, les makhnovistes sont ceux qui se comportèrent le mieux eu égard à la population civile en général et à la population juive en particulier. Je dispose de nombreux témoignages qui corroborent ce point. La proportion de plaintes justifiées à l'encontre de l'armée makhnoviste est négligeable si on la compare aux autres plaintes. (...) Ne parlons même pas de pogroms que Makhno aurait organisés lui-même. Il s'agit d'une calomnie ou d'une erreur. Rien de la sorte ne s'est produit* » (cité dans Voline, p-699). Nous ne cherchons pas à démontrer qu'aucun pogrom n'eut lieu dans des zones où opéraient les makhnovistes : les mémoires de Makhno révèlent qu'il se méfiait de l'antisémitisme endémique dans toute l'Ukraine, et chercha non sans difficultés à le canaliser.

³ J'ai rencontré les noms de douze femmes (quatre tuées à Eichenfeld, sept à Orloff, et une, Susana Bergen, tuée dans le village de Neuendorf, dans la colonie de Chortitza). Cependant, les listes que j'ai pu consulter, qui proviennent du *Mennonite Genealogy Data Index*, l'index généalogique mennonite, couvrent un tiers de toutes les morts violentes de mennonites russes en 1919. Je ne dispose d'informations que sur 223 décès : douze femmes, un adolescent de quinze ans et 210 hommes d'âge adulte. Selon l'histoire mennonite, un mois après le massacre d'Eichenfeld à Zagradovka et Borosenko, on comptait des enfants parmi les victimes, mais je ne connais pas les chiffres (Huebert, p-159). Une analyse universitaire des relations entre les makhnovistes et les mennonites est actuellement menée par l'universitaire canadien Sean Patterson, dont les travaux incluent une enquête plus détaillée. Après avoir hésité, j'ai pris la décision de ne pas traiter la question du viol des femmes mennonites dans cet article. Il me semble que pour la traiter de façon efficace, il faudrait avoir accès à plus d'informations que celles dont je dispose. Il semble avéré que des viols ont eu lieu, mais il est impossible de savoir dans quelle mesure, ni où et quand. Comme le remarque Peter Letkemann, « *aucun journaliste d'investigation contemporain n'a entrepris de dresser le bilan du nombre de victimes de viols* » (p-2), et les récits mennonites et makhnovistes à ce sujet ne sont pas fiables. Les mémorialistes makhnovistes ont un intérêt évident à défendre la réputation de leur armée (bien que les commentaires de Voline sur les rapports sexuels imposés ait provoqué un débat), tandis que les mémorialistes mennonites ont souvent utilisé ce crime et fait appel à l'affectif pour justifier le recours à la violence. Une citation récurrente qui apparaît dans leurs explications fait état d'« *un individu* », « *plusieurs hommes* » ou « *des hommes* » qui expliquent qu'ils ne se battent pas pour des propriétés mais prendront les armes pour défendre leur épouse ou leur fille. Par exemple, Bernhard Dick relate qu'« *il était assez fréquent d'entendre des hommes dire : "Voler mes biens est une chose, mais personne ne touchera à ma femme ni à ma fille. Ou je prendrai la hache que je réserve pour l'occasion"* » (p-135). Ces commentaires sont censés avoir été émis en 1918, avant la guérilla contre les Austro-allemands. Il est difficile de savoir à quels incidents ils se réfèrent (le témoin direct mennonite B.B. Janz affirme qu'au moins en ce qui concerne Molotschna, les makhnovistes avaient « *stoppé net les meurtres et les viols* », jusqu'à ce que quatre de leurs soldats soient tués par une unité allemande de l'Armée Blanche en novembre 1919). En définitive, traiter la question du viol durant la guerre civile nécessiterait d'aborder le problème de la violence sexuelle endémique dans toute la Russie à cette époque : il faudrait prendre en compte la manière dont les nouvelles idéologies de la libération sexuelle ont été interprétées dans des communautés traditionnellement patriarcales ravagées par la pauvreté et par la violence. Il faudrait également prendre en compte les cultures virilistes manifestes chez les Komsomol et chez d'autres groupes sociopolitiques, ainsi que l'idée répandue qui consistait à considérer la sexualité féminine comme une ressource à partager au même titre que toutes les autres, et à considérer la résistance des femmes au sexe comme le produit d'un philistinisme bourgeois. Il faudrait enfin considérer l'incorporation de la sexualité des femmes dans l'économie souterraine en tant que denrée échangeable contre des biens et des services. Pour reprendre les mots de Skirda, « *des femmes furent obligées de donner leur corps pour passer les postes de contrôle tenus par la Tcheka, pour s'assurer de monter à bord d'un train, ou pour obtenir un morceau de nourriture. Étant donné la situation, on assista à une augmentation dramatique du nombre de cas de maladies vénériennes et à une démoralisation endémique parmi la population féminine* » (p-313). Une étude des politiques du sexe, de la violence sexuelle et de l'engagement des femmes dans la Makhnovtchina (comme combattantes ou non) serait la bienvenue, mais nous ne tenterons pas de la faire ici. Toutefois, Isaak Teper, qui passa plusieurs mois dans le mouvement, relate un incident assez révélateur : quand le commandant makhnoviste Puzanov fut reconnu coupable du viol d'une infirmière, Makhno voulut le faire fusiller sur le champ, mais sa proposition fut rejetée par la majorité du tribunal. La seule sanction infligée à Puzanov fut d'être relevé de ses fonctions : il fut tué au front peu de temps après (Skirda, p-306).

et sans précédent où s'exprimaient les plus vils instincts de l'homme » (Dick, p-137) ; « Cette horreur en partie orchestrée et en partie laissée au hasard est vécue dans l'imaginaire mennonite comme l'abomination manichéenne suprême » (Dyck, n.d.), etc. « Au moment du retrait des Allemands », écrit un mémorialiste, « [Makhno] disposait d'une armée forte de 100 000 partisans, tous criminels, tous hostiles à l'humanité, qui dirigeaient leur haine envers tout le monde (...) Après avoir volé la plupart des chevaux des environs, ils systématisèrent les actes de terreur à cheval en redoublant d'efforts pour appliquer leur programme fait de pillage, de viols et de meurtres »⁴. Le récit de cet « homme effroyable et haï » est devenu une pièce centrale de l'identité mennonite et une vérité historique transmise d'une génération à une autre, comme l'illustrent les propos d'un jeune mennonite : « à Muensterberg, Makhno fit décapiter toute une famille et exposa leurs têtes sur une table » (Schroeder, n.d.)⁵.

Comment concilier ces récits avec les témoignages des makhnovistes ? Comment de telLES monstres peuvent-ils être ceux/celles-là mêmes qui décidèrent, après avoir chassé de Gouliaï-Polié les milices et les armées d'occupation, de s'occuper du problème de l'illettrisme ? Comment de telLES monstres ont-ils/elles pu accorder « une attention toute particulière (...) à la mise en place d'un théâtre » (Palij, p-152) ? Les croque-mitaines ne sont pas connus pour encourager l'éducation des adultes, ni pour manifester leur intérêt pour l'art. Nous sommes bien ici en présence d'une autre histoire des makhnovistes, que les enfants mennonites n'auront probablement pas l'occasion d'apprendre. Car si les ennemis des makhnovistes n'hésitaient pas à qualifier ces derniers de bandits en public, ils/elles déploraient en privé l'énorme soutien populaire dont ils/elles jouissaient. Ils reconnurent que « les attaques à l'encontre de Makhno rendent furieuse la population locale » (document à usage interne reproduit dans Butt et al., p-88) et se plaignaient du fait qu'alors que la paysannerie refusait d'aider les bolcheviques, et bien souvent les induisait en erreur, elle aidait les makhnovistes par tous les moyens : « Les partisans de Makhno avaient des espions et des informateurs dans chaque village, dans chaque grange, rôdant constamment et partout, déguisés en mendiants, en soldats de l'armée rouge à la recherche de leur unité, en mineurs qui échangeaient du charbon contre du pain, en déserteurs qui semblaient regretter leur acte, ou mêmes en anciens communistes, en femmes blessées, en veuves et en orphelins » (cf Palij, pp-236/7). Peut-il s'agir des mêmes makhnovistes ? À première vue, ces histoires opposées semblent impossibles à réconcilier.

Qui étaient les makhnovistes ?

Il faut tout d'abord prendre en compte des problématiques historiographiques spécifiques au mouvement makhnoviste. Premièrement, le chaos dû au contexte et à la pléthore de belligérants rend difficile d'imputer la responsabilité de tel ou tel crime à un groupe précis⁶.

⁴ La citation provient de l'autobiographie antisémite d'un émigré russe mennonite et néo-nazi nommé Ben Klassen. Étonnamment, aucun éditeur d'importance n'a publié ce livre, alors que celui-ci explique que tout est de la faute des juifs et promet des chapitres palpitants tels que « Mes vacances à Hawaï ».

⁵ Dans la version d'Helmet Huebert, les têtes des enfants étaient posées sur des chaises et sur le rebord des fenêtres « comme des pots de fleurs » (p-159).

⁶ Un rapide aperçu des belligérants donne une idée de la confusion qui régnait. Dans le sillage de la révolution d'Octobre en Russie, la république populaire d'Ukraine, nouvellement formée, déclara son indépendance vis-à-vis de la Russie, tandis que la République populaire d'Ukraine de l'ouest, nouvellement formée également, déclara son indépendance vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie et de la Pologne. À la mi-1919, la Pologne occupait la totalité de la République populaire d'Ukraine de l'ouest. Nous ne traiterons pas ici des atrocités naissantes à l'ouest de l'Ukraine, dans la mesure où les mennonites et les makhnovistes se trouvaient du côté opposé, à l'est du pays. De même, nous ne traiterons pas de la République de Komancza, qui cherchait à intégrer la République populaire d'Ukraine de l'ouest, ni de la République Russophile de Lempko, qui cherchait à fusionner avec la province autonome de Ruthénie carpatique (Ces territoires ne semblent avoir existé que pour le seul plaisir des philatélistes). Pendant ce temps, les bolcheviques, initialement chassés de Kiev, avaient fait de la ville frontalière de Kharkov, au nord-est, la capitale administrative de leur République socialiste soviétique. Bientôt, ils/elles marchèrent sur la capitale, repoussant les forces nationalistes ukrainiennes vers le sud. Incapables de stopper l'avancée des bolcheviques, les nationalistes ukrainiens conclurent un traité avec les pouvoirs centraux (i.e., l'Allemagne, la Bulgarie, et les empires ottoman et austro-hongrois), qui envoyèrent des troupes en Ukraine et repoussèrent les bolcheviques de l'autre côté de la frontière russe. Les Austro-allemands et leurs alliés mirent en place un gouvernement fantoche

En plus de l'Armée Blanche, de l'Armée Rouge, des nationalistes de Petlioura et des makhnovistes, existaient divers groupes indépendants : des paysans insurgés isolés, des groupes de bandits, des bandes de déserteurs, des groupes paramilitaires de cosaques, des milices pro-Blancs, ainsi que les armées de seigneurs de guerre indépendants, dont celle de Nikifor Grigorev, dont les célèbres troupes opéraient en 1919 dans la même zone que les makhnovistes⁷. « *On peut estimer le nombre d'armées vertes, moins importantes* » écrit Felix Schnell, « *à des milliers d'hommes, et celui des armées des atamans à des centaines* » (p-203). Pour ajouter à la confusion, « *un certain nombre de groupes indépendants se faisaient appeler partisans de Makhno afin d'accroître leur prestige* » (Palij, p-110); Comme le fait remarquer Alexander Berkman, il était « *avéré que les Verts et les autres maraudeurs, conscients de la terreur qu'inspirait Makhno à l'ennemi, se faisaient souvent passer pour des hommes de Makhno quand ils s'arrêtaient dans un village* »⁸. Fait encore plus déroutant, mais significatif pour le sujet qui nous occupe, à la fin de l'automne 1919, les armées des atamans partisans de Petlioura rejoignirent provisoirement les makhnovistes en tant qu'alliés semi-autonomes (Azarov, p-23 ; Schnell, p-204). Selon Victor Azarov, « *on trouvait parmi ces atamans Matyazha, Melashko, Gladchenko, Ogiya et d'autres* » (p-23) ; « *au moins deux de ces commandants, Matyazh et Levchenko, furent par la suite exécutés par les makhnovistes, apparemment pour avoir encouragé les pogroms* » (Azarov, p-24).

Deuxièmement, tous les récits contemporains non-bolcheviques ont été écrits par d'anciens makhnovistes (ex. Archinov, Belash, Voline, et Makhno lui-même). Si les mémoires de Voline sont souvent critiques, et que ceux de Belash ont été écrits sous la férule du Guépéou, les auteurs de ces récits avaient évidemment un intérêt personnel à défendre la réputation de la révolution makhnoviste. Avec la victoire bolchevique

dirigé par l'Hetman Pavlo Skoropadsky, dont le régime rétablit les droits de propriété féodaux et fit fouetter, fusiller ou pendre les paysans soupçonnés de s'être rebellés. Après la victoire alliée à l'issue de la Première guerre mondiale, l'assise du pouvoir du régime de Skoropadsky s'effondra et fut remplacée par une nouvelle version de la République populaire ukrainienne, bientôt menée par le nationaliste ukrainien Simon Petlioura (d'où le nom de « pétlouristes » pour désigner ses partisans). Le nouveau régime dut faire face à l'agressivité de la Roumanie et à l'invasion de la Pologne, tandis que les Français s'emparaient d'Odessa et que l'Armée Blanche cosaque et tchéchène du général Maï-Maïevsky, partie de Crimée, poursuivait sa route vers le nord. Au même moment, les paysans-soldats désabusés de Petlioura désertèrent pour rejoindre des milices indépendantes ou plus simplement pour rentrer chez eux. Puis, en décembre 1918, les bolcheviques envahirent à nouveau depuis Kursk, pendant que l'armée du Général Denikine consolidait son assise au Kouban et se préparait à marcher sur Kiev et sur Moscou.

⁷ Certains de ces seigneurs de guerre étaient souvent des antisémites convaincus et disposaient d'armées suffisamment imposantes pour menacer la capitale. Par exemple, « *l'Hetman Klimenko, qui disposait d'un nombre conséquent de soutiens dans la région située entre l'Ouman et Kiev, mena une attaque sur la capitale ukrainienne au cours de laquelle des citoyens locaux rejoignirent ses partisans aux cris de « Mort aux Juifs ! Pour la foi orthodoxe ! »* » (Mayer, p-518). Le plus célèbre de ces seigneurs de guerre était Nikifor Grigoriev, que les makhnovistes finirent par exécuter. Ses 23 000 soldats contrôlaient un territoire situé à l'est de l'Ouman. Comme Makhno, Grigoriev était renommé pour sa bravoure et pour être adepte de la guérilla, mais n'avait pas de réelle ligne politique, se battant d'abord aux côtés des pétlouristes, puis des bolcheviques, avant de devenir violemment antisémite et de se préparer à s'allier avec Denikine (voir Palij, pp-160-174). En mai 1919, il lança un pogrom à Elisavetgrad, relaté ici par Arno Mayer: « *Environ 400 juifs furent massacrés, et plusieurs centaines furent blessés. De nombreux mourants furent maltraités, souillés et mutilés. À partir de là, et tout au long du mois de juillet, il y eut un grand nombre de pogroms très localisés, non seulement dans des provinces voisines où Grigoriev exerçait une influence considérable, mais aussi au-delà. C'est à ce moment-là que Grigoriev eut avec Nestor Makhno une rencontre qui allait lui être fatale* » (p-518).

⁸ Dans les travaux historiques mennonites les moins sérieux, on constate une tendance à attribuer tous les crimes aux « bandits » et à faire l'amalgame entre bandits et « hordes anarchistes » makhnovistes. Par exemple, Bernhard Dicks rappelle qu'après que les Blancs aient été repoussés de la zone au printemps 1919, les représentants mennonites rendirent visite aux bolcheviques pour leur expliquer qu'ils/elles n'avaient pas l'intention de s'opposer au gouvernement mais cherchaient seulement à se défendre contre les bandits. Pendant ce temps, « *les bandits, des personnages hirsutes et repoussants, affluaient dans nos villages, et volaient, tuaient et violaient avec furie, car leurs chefs leur avaient accordé une permission de trois jours dans ce but précis* » (Dick, p-141). Je ne sais pas si un tel ordre a été donné, mais la source d'origine l'attribue au général Pavel Dybenko (voir Klippenstein, p-12). Étant donné la nature temporaire des alliances alors en place, Dybenko avait alors sous son commandement des soldats des armées de Lénine, Makhno et Grigoriev. Dybenko était un vieux bolchevique qui dirigea plus tard la répression de la rébellion de Kronstadt.

et la dictature qui s'ensuivit, le parti au pouvoir exerça un monopole sur l'ensemble des publications qui ne prit fin qu'après la mort de la plupart des témoins directs. Pour l'essentiel, il n'y a pas lieu d'accorder plus de crédibilité historique à la propagande anti-makhnoviste produite durant cette période par les marxistes-léninistes de l'Union Soviétique (et au-delà) qu'aux confessions présentées aux procès de Moscou. Pourtant, cette propagande a inspiré des représentations culturelles qui dépeignent Makhno comme un sauvage diabolique : l'ouvrage pour le moins étrange de Joseph Kessel, *Makhno et sa Juive*, est encore édité à ce jour, tandis que les cinémas russes ont projeté des films à succès anti-makhnovistes tels que *Les petits lutins rouges* (Little Red Imps 1923) et *Mariage à Malinovka* (1967)⁹.

Ces conditions ont contribué à créer une mythologie complexe de Makhno. Dans les récits de témoins de Sukhogorskaya (2002a; 2002b), par exemple, Makhno apparaît comme une figure du Diable : il découpe en morceaux treize prisonniers de guerre, « pour son seul plaisir » ; le rejeton de cet « Antéchrist » serait né avec des dents (Sukhogorskaya précise que l'enfant mourut avant qu'il ait eu le temps de pouvoir vérifier l'histoire), et Makhno était accompagné d'un assassin personnel, un muet qui portait toujours un uniforme de la marine et tuait quiconque Makhno prenait en grippe, n'hésitant pas à les mordre à la gorge si le besoin s'en faisait sentir. Il est intéressant de voir que parallèlement à ces récits fantaisistes apparaissent des fragments d'un autre type de légende sur Makhno : celle du partisan « brave et audacieux ». Makhno s'infiltré en territoire ennemi « déguisé en vieille femme grignotant des graines de tournesol », Makhno se marie dans une église, « habilement déguisé en mariée ». Les récits de Sukhogorskaya semblent insensés, mais il suffit d'effectuer quelques recherches pour mettre à jour les faits avérés sur lesquels ils se basent. Makhno eut bien un enfant mort-né, les makhnovistes utilisaient effectivement les mariages comme couverture pour mener certaines opérations, et Makhno avait bien un proche collaborateur, Fedor Schuss, connu pour porter un uniforme de la marine (bien qu'il n'ait été ni muet, ni un vampire). Schuss avait la réputation d'être un homme à femmes, extrêmement courageux, un excellent commandant de cavalerie qui s'habillait de façon extravagante et cherchait absolument à attirer l'attention sur lui (on peut même penser, bien que cela ne lui rende peut-être pas justice, qu'il était un peu imbécile). Il se trouve toujours au centre des photographies, prenant la pose la plus fringante et vaillante. À mi-chemin entre le véritable Schuss et la légende de l'assassin muet existe une histoire intermédiaire, un conte que l'on doit au bolchevique Dybets, qui décrit un Schuss demeurant « silencieux et immobile comme un statue », et précise que Schuss était expert en jiu-jitsu et pouvait tuer un homme en un éclair avec une seule prise (Skirda, p-315). Les légendes sur Makhno (qui constituent un phénomène distinct des calomnies à des fins politiques) reflètent les espoirs et les peurs de différentes parties de la population dans un contexte historique particulier.

La tradition mennonite n'est pas exempte d'une telle mythification. Prenons pour exemple l'histoire d'Heinrich et Elisabeth Wiebe (Toews, pp-252/3). Un de leurs serviteurs russes avait promis de les prévenir d'un éventuel raid makhnoviste par « un sifflement strident ». Le cas échéant, les Wiebe devaient se rendre jusqu'à un cours d'eau, d'où leur serviteur les emmènerait en sécurité sur une embarcation. Les serviteurs/rices cachèrent M. Wiebe sous un tas de grain, et quand les makhnovistes arrivèrent, ils donnèrent des coups de baïonnette et de sabre dans le grain ; Wiebe parvint à s'échapper, car, bien qu'ayant reçu plusieurs coups de lame, il n'avait pas émis un son. Il nous faudrait donc croire non seulement que Wiebe fut capable de rester silencieux tout en se faisant transpercer le corps, mais aussi que les makhnovistes étaient incapables de faire la différence entre les niveaux de résistance d'un tas de grains et d'un corps humain. Fort heureusement, les makhnovistes finirent par s'éloigner en raison d'une « lumière inhabituelle dans les cieux ».

De même, Isaak Dyck fait état d'un groupe de « bandits » lancés à la recherche de son père, I.G. Dyck. Quand les bandits repèrent Dyck, celui-ci courut se cacher derrière une grange. Un bandit le poursuivit mais pour une raison inconnue ne put voir Dyck, alors même qu'il regardait droit dans sa direction. C'est

⁹ Comme le note Richard Stites dans son excellente monographie sur la culture populaire russe, « le sort culturel réservé à Makhno était ironique, puisque si un récit épique a jamais mérité un traitement romancé et favorable dans la fiction et au cinéma, c'est bien celui de cette armée d'insurgés ukrainiens à cheval qui parvint à déjouer les Rouges et les Blancs pendant des années avant d'être réduite au silence. Leur histoire se rapproche davantage des légendes sur Stenka Razin et autres rebelles de la tradition que quoi qu'ait à offrir l'hagiographie bolchevique, Chapaev inclus. Mais, puisque les bolcheviques redoutaient de traiter les makhnovistes comme des opprimés, ils ont cristallisé pendant des décennies cette image de bandits sadiques et dégénérés » (1992, pp-57/59).

alors que Dyck père « *entendit distinctement une voix lui dire. « Ne dis pas un mot. Je l'ai aveuglé. »* Dyck fils poursuit son explication, précisant que son père « *raconta plus tard que le bandit roulait des yeux déments, comme un animal sauvage* » (Ibid., p-72).

Bien sûr, quelques témoignages douteux ne sauraient jeter le discrédit sur les autres ; mais ceux-ci en particulier, comme toute les histoires positives autour de Makhno – les villageoisES qui affirment que Makhno les a aidéES à dégager leur cheval de la boue, les passagerES du train qui jurent que Makhno a abattu un groupe d'apprentis voleurs de grand chemin, les paysanNEs qui le croient invincible (cf Skirda, p-297) – doivent être appréhendés avec scepticisme¹⁰.

Par exemple, l'affirmation selon laquelle les mennonites d'Eichfeld furent mutiléES ou « *mis en pièces* » est, comme nous l'apprend l'historien mennonite Theodore Regeher, « *une rumeur destinée à faire sensation* », qui a très largement fait surface à posteriori. « *Dans ce cas précis, comme dans d'autres similaires, les personnes les plus proches des événements ont moins fait état de mutilations avérées que ne l'ont fait les récits de personnes plus éloignées* ». Dans une certaine mesure, on peut admettre que l'enjolivement fait partie de la mythologie de Makhno : de la même manière que les paysanNEs russes et ukrainienNEs ont enjolivé les véritables actes héroïques de Makhno (s'il n'était pas immortel, il survécut à plus de 200 engagements, une balle passa à travers son chapeau, et il fut touché à la main, à la tête, à la cheville, à la cuisse et à l'appendice, à la nuque et à la joue droite), les mennonites ont enjolivé leurs véritables souffrances. Mais la nature de leur foi a aussi pu les conduire à se présenter faussement comme étant presque exclusivement les *objets* sur lesquels la violence s'est exercée.

Qui étaient les mennonites ?

L'histoire des mennonites commence, comme celle des makhnovistes, par un soulèvement paysan. Leur histoire débute au moment de la Réforme radicale, alors que des centaines de milliers de paysanNEs combattaient leurs dirigeants féodaux dans une guerre d'ordre à la fois théologique et économique. Les lecteurs/trices du roman historique de Luther Blissett, *Q*, connaissent la figure de Thomas Münzer, qui cherchait à établir une communauté chrétienne où l'égalité serait totale, ainsi que le rôle joué par les anabaptistes, qui pensaient que la chrétienté nécessitait de vivre selon une éthique tout en professant la foi. Mais, alors que certainES anabaptistes prirent part à des soulèvements violents comme la rébellion de Münster, d'autres s'opposèrent à l'usage de la force. Parmi ces dernierES, plusieurs suivaient l'enseignement d'un prêcheur nommé Menno Simmons : il donna son nom à ce groupe, les mennonites. Un des aspects centraux de leur théologie est donc « *le renoncement à l'épée* », c'est-à-dire un engagement strict à la non-violence. Comme nous allons le voir, un certain nombre des mennonites qui avaient établi des colonies en Ukraine abandonnèrent ce principe : en effet, durant les années 1930, une minorité d'exiléES du bolchevisme (Heinrich Schroeder, par exemple) prit part à des mouvements d'agitation antisémites et pro-nazis (Martens, 2008).

En 1917, on comptait dans l'Est de l'Ukraine soixante-dix villages mennonites qui cumulaient 50 000 habitantES (Loewen, p-63). Il est intéressant de prendre en compte l'origine de ces colonies. Au dix-huitième siècle, les mennonites, habitués à être persécutéES et déplacéES, avaient acquis la réputation d'être des gens travailleurs capables de cultiver des terres peu productives. En 1768, la Grande Catherine leur légua une partie de la steppe laissée vacante après que ses armées venaient d'en expulser sous la contrainte les tribus nogai et cosaques locales (Enns, 2011). Selon les termes de cet accord généreux, les

¹⁰ ConfrontéES au mouvement makhnoviste, les écrivainES ont souvent tendance à accepter ou récuser des preuves en fonction de ce dont ils/elles ont besoin pour soutenir leur thèse. Felix Schnell, par exemple, écrit comme quelqu'un qui s'est déjà fait son opinion et est déterminé à la faire cadrer avec le sujet qu'il étudie. Il avance cet argument fallacieux : « *Même si certaines de ces histoires ne sont que des légendes, elles colportent néanmoins une certaine image du « Batko », qui dessine en filigrane le comportement et les actions du véritable Nestor Makhno* » (p-214). L'argument qui consiste à dire qu'« *il n'y a pas de fumée sans feu* » est ici inapproprié, puisqu'il existe bien sûr d'autres « *légendes* » qui contredisent les premières et que, comme beaucoup d'autres, Schnell ignore purement et simplement les récits qui ne vont pas dans le sens de sa vision des choses. Par exemple, il cite un manuscrit non publié comme preuve pour affirmer que « *les habitants d'Ekaterinoslav vécurent six semaines cauchemardesques* » (p-210), et ne mentionne pas une seule des nombreuses preuves qui indiquent l'inverse.

coûts de transport et de construction seraient assumés par le gouvernement : on accorda à chaque famille environ 175 acres de terre et un prêt de 500 roubles, on dota chaque village d'une forêt et de vastes pâturages, et les colons furent exemptés d'impôts pendant trente ans (Palij, pp-48/9). Comme on pouvait s'y attendre, ils/elles prospérèrent. Après 1817, les mennonites furent autorisés à acquérir des terres en plus de celles auxquelles ils/elles avaient droit selon l'accord d'origine. CertainEs devinrent des entrepreneurs prospères, et quand la Première Guerre Mondiale éclata, il existait 500 grandes propriétés mennonites supplémentaires dans le sud de la Russie. La plus vaste, qui appartenait à Wilhelm Martens, recouvrait apparemment une superficie de 300 000 acres (Loewen, p-60). À Ekaterinoslav, le revenu moyen d'un propriétaire se chiffrait à plus de 200 000 roubles par an, le salaire moyen d'un professeur qualifié était d'environ 600 roubles par an, et celui d'une paysanne russe était d'environ 40 roubles par an (Loewen & Prieb, 1996, pp-23/24).

Parmi ceux/celles qui labouraient ces grandes propriétés se trouvaient des paysanNEs russo-ukrainienNEs et des mennonites sans terre. Les propriétaires mennonites traitaient leurs ouvrierEs agricoles (et leurs serfs) exactement de la même manière que l'auraient fait leur homologues russo-ukrainienNEs. À titre d'exemple, un propriétaire mennonite, après avoir surpris un ouvrier russo-ukrainien en train de lui voler des céréales, poussa celui-ci dans le compartiment à grain et cloua le couvercle. Il attendit deux jours avant d'appeler le maire afin de faire fouetter le captif (Loewen & Prieb, 1996, p-21). Plusieurs propriétaires mennonites recouraient aux punitions collectives. Quand on soupçonnait un vol, « *on faisait fouetter tous les suspects potentiels, afin de donner une leçon aux coupables comme aux innocents* » (Loewen, p-53). Les riches mennonites avaient donc abandonné leurs principes pacifistes bien avant la révolution russe.

À partir du printemps 1918, les colonies mennonites (même si cela ne concerne pas tous/tes les croyantEs) abandonnèrent toute prétention pacifiste et commencèrent à mettre sur pied une force armée qu'ils nommèrent Selbstschutz. Pour ceux qui s'y engagèrent et leurs descendantEs, ce recours à la violence constituait un cas de conscience : pendant quatre cents ans, après avoir connu divers martyrs et persécutions, les mennonites avaient (du moins dans une certaine mesure) su renoncer à l'épée ; désormais, des hommes s'armaient et se regroupaient pour soutenir avec zèle les armées d'invasion austro-allemandes. Il est intéressant d'observer les contorsions logiques auxquelles il fallut avoir recours pour défendre un tel principe d'action : « *Des gens comme Heinrich Janz et Aron Toews soutenaient qu'il fallait faire une distinction entre les principes du Royaume de Dieu et ceux du royaume des hommes. En ce qui concernait le premier, il fallait, bien évidemment, continuer à ne pas opposer de résistance ; quant au second, en revanche, il y avait obligation de soutenir la loi et l'ordre* » (Klippenstein, p-4).

Les mémorialistes mennonites et les historienNEs ont naturellement dépensé beaucoup d'énergie pour justifier l'existence des Selbstschutz, ou du moins pour insister sur les atrocités contre lesquelles ceux-ci s'étaient mis en place. B.J. Dick, par exemple, s'inquiétait du fait que les lecteurs/rices de ce témoignage « *nés plusieurs décennies après ces terribles événements* » auraient des difficultés à « *comprendre pleinement la situation [des mennonites]* », à éprouver de l'empathie pour leur « *angoisse* », « *et à juger ces questions de manière équitable* » (p-142). « *La tentation de former un Selbstschutz dans l'urgence* », affirme-t-il, « *n'est pas soudainement apparue en une nuit, mais a progressivement pris forme au cours de plusieurs mois d'une terreur sans précédent et d'expériences insupportables et désastreuses* » (Ibid., p-136).

La révolution de 1917

Il est ici essentiel d'établir clairement la chronologie. À la fin de l'année 1917, alors que la révolution russe gagnait l'Ukraine, le peuple laissa éclater une colère longtemps réprimée. Dans certains villages, des groupes de paysanNEs brûlèrent les biens de leur propriétaire aux cris de « *Tout ça est à nous ! Tout ça est à nous !* » (voir Tsebry, p-7). Mais à Gouliai-Polié, Makhno exigea que les *pomeshchiks* (riches propriétaires ruraux) locaux fournissent tous les documents relatifs à leurs propriétés, et dressa ensuite l'inventaire de leurs biens. Puis, le soviét répartit les terres afin que les *pomeshchiks* disposent exactement des mêmes ressources que les paysanNEs pauvres (voir Archinov, p-60). Il était sans doute effrayant durant cette période de se retrouver face à des serviteurs que l'on avait fait fouetter auparavant, et il ne fait aucun doute que les tyrans détrônés se firent bien souvent battre et insulter. Toutefois, il importe de préciser que durant ce soulèvement révolutionnaire, il y eut très peu de morts parmi les mennonites. Le

décompte le plus rigoureux des morts mennonites que j'ai pu trouver figure dans les premiers résultats de la recherche de l'historien mennonite Peter Letkemann, intitulée *Mennonite Victims of Revolution, Anarchy, Civil War, Disease and Famine, 1917-1923* (*Les victimes mennonites de la révolution : anarchie, guerre civile, maladies et famine, 1917-1923*). Durant la période de trois mois qui suivit la révolution, Letkemann établit seulement neuf morts violentes, et toutes ont eu lieu loin vers l'est, dans la colonie de Terek, où les mennonites se faisaient attaquer par des « *tribus de montagnards musulmans* » (p-2). Puis, le 25 janvier 1918, cinq membres de la famille Aron Thiessen furent exécutés aux environs de Schönfeld (*Ibid.*)¹¹. Je ne dispose pas de plus d'informations sur cet incident, mais il y a lieu de penser que les responsables de cette exécution étaient des makhnovistes *avant la lettre* (en français dans le texte). Tout d'abord, Schönfeld était proche de la ville natale de Makhno, Gouliaï-Polié ; deuxièmement, cette zone comptait certaines des grandes propriétés les plus prospères des environs. Ces propriétés ne faisaient pas partie à l'origine des colonies mennonites mais avaient été construites sur des terres acquises au dix-neuvième siècle, achetées à un officier tsariste qui les avait gagnées aux cartes. (Toews, n.d.). Dans les années qui précédèrent la Première Guerre Mondiale, ce territoire était très prospère, au point que de nombreuses personnes possédaient des automobiles avec chauffeur et qu'un homme fit même l'acquisition d'un avion pour son usage personnel (*Ibid.*). Comme nous allons le voir, plus tard cette année-là, les riches mennonites de Schönfeld, soutenus par d'autres propriétaires locaux, livrèrent leur première bataille au sein du Selbstschutz, sans le soutien des Austro-allemands.

Que faisait Nestor Makhno au printemps 1918 ? En plus de son travail au niveau politique, il s'était installé dans une ferme collective où il travaillait, et maniait un type de charrue appelé *bukker* (Makhno, 2007, p-185). À cette époque, affirme-t-il, on trouvait parmi ses camarades de travail des colons allemands, ainsi que d'anciens propriétaires qui avaient accepté la redistribution des terres (*Ibid.*, p-187). Les mémoires de Makhno décrivent les machinations politiques et administratives de la révolution ukrainienne si en détail qu'on peut supposer que les faits sont exacts¹². « *Sous la direction du Revkom* », explique Makhno, « *d'anciens soldats revenus du front se mirent à déplacer l'outillage et le bétail des propriétés des pomeshchiks et des grandes fermes et à les rassembler en un seul lieu central* » (*Ibid.*, p-183). Il ne s'agissait pas de se venger des riches, mais de répartir équitablement les richesses. Des propriétaires et des fermiers plus riches « *se retrouvaient avec deux paires de chevaux, une ou deux vaches (selon la taille de la famille), une charrue, un semoir, une faucheuse, une vanneuse, etc* » (*Ibid.*, p-183). Il va sans dire que la redistribution équitable n'était pas librement consentie. Cependant, dans toute la Russie, les seuls mennonites dont le décès est établi durant ce processus sont les résidents de Schönfeld déjà mentionnés et cinq hommes exécutés par les Bolcheviques à Halbstadt en février 1918 (Letkemann, p-2). En réalité, même lorsque Makhno entama des actions de guérilla contre l'occupation austro-allemande, ses forces n'étaient pas nécessairement hostiles aux propriétaires dont ils administraient les biens provisoirement. Au cours de la rédaction de sa biographie très critique de Nestor Makhno, l'historien mennonite Victor Peters lança un appel à témoins parmi les émigrés ukrainiens résidant en Amérique du Nord : une lettre que lui adressa une certaine Mme H. Goerz (née Neufeld) décrit la redistribution des richesses en Ukraine à cette période. Peters écrit : « *un des premiers propriétaires à accueillir Makhno sous son toit était un fermier mennonite, Jacob Neufeld, qui possédait un khutor à Ebenfeld, près de Gouliaï-Polié (...)* [Makhno] *tenta par tous les moyens d'établir des rapports amicaux, et quand Neufeld lui proposa de lui donner la clé de sa chambre pour plus de sécurité, Makhno la refusa*

¹¹ J'ai écrit « exécuté », bien que la source précise « *brutalement mis à mort* » (« *brutally murdered* »). Tous les mennonites tués durant la guerre civile, y compris ceux dont on sait qu'ils avaient tué de nombreuses personnes (comme Abram Loewen), sont décrits par les historiens mennonites comme ayant été « *brutalement mis à mort* ». À l'inverse, bien évidemment, les « *bandits* » sont toujours « *exécutés* ». De même, les « *bandits* » « *pillent* », « *volent* », et « *mettent à sac* », tandis que « *des groupes venus de nombreux villages mennonites attaquèrent Chernigovka pour réquisitionner une grande quantité d'alcool et d'autres denrées* » (Klippenstein, p-24 ; j'ai souligné le terme). Pour éviter de répéter ou d'inverser ce parti pris, je m'efforcerai, en l'absence d'informations catégoriques, d'utiliser un vocabulaire cohérent tout au long de ce texte.

¹² En dépit de ses nombreux talents, Makhno n'avait pas le sens de la narration. Toutefois, il est étonnant de constater que le ton procédurier, souvent pédant et parfois courroucé de ses mémoires les rend plus éclairants que beaucoup d'autres récits. Qui d'autre se sentirait obligé de préciser que durant les premiers jours de l'insurrection, l'armée des insurgés dut ralentir son avance parce que personne ne savait dans quelle caisse se trouvaient les viseurs panoramiques du canon ? (2007, p-312)

en disant qu'il se sentait suffisamment en sécurité avec ses amis. Quand Makhno quitta le khutor pour un autre, qui appartenait à un autre mennonite nommé Klassen, Makhno donna à Klassen la possibilité d'avoir son tour lors de la redistribution, c'est-à-dire de garder certains de ses biens pour lui-même » (p-32)¹³. En réalité, les preuves que cite Peters à l'encontre de cette étape de la révolution anarchiste ont davantage à voir avec une certaine vulgarité ou un possible manque de goût qu'avec une réelle terreur révolutionnaire. Selon un article de journal publié dans les années 1930, un témoin relate que Gouliaï-Polié ressemblait « à un tableau de Repin: exotique, tapageur, inhabituel. Les makhnovistes portaient des chemises de couleur, des pantalons larges, et de larges ceintures rouges qui touchaient le sol. Ils étaient tous armés jusqu'aux dents » (cité dans Peters, p-32/3). Peters ajoute (en se basant sur la même source ?) qu'il y avait des « prisonniers et des interrogatoires publics » et que « la musique et les danses duraient toute la nuit, et se mêlaient aux cris stridents et joyeux des femmes » (p-33)¹⁴.

Il convient ici d'établir clairement la chronologie. L'écrasante majorité des exécutions de mennonites eut lieu en 1919 (voir Letkemann, p-2). L'insurrection et la guérilla contre l'occupation austro-allemande commencèrent à la fin de l'année 1918, et la première utilisation du terme « makhnoviste » date de la

¹³ On lit souvent que Makhno avait un compte personnel à régler avec les colons allemands parce qu'enfant, il avait été traité avec cruauté par des employeurs de cette nationalité. En réalité, rien dans ses écrits ou dans les mémoires de ceux ou celles qui le connaissaient ne permet de penser qu'il éprouvait un intérêt particulier pour les Allemands en tant que groupe ethnique. Si quelqu'un avait un compte à régler, c'était peut-être Fedor Schuss : selon un ancien makhnoviste, Aleksei Chubenko, durant les premiers combats à la fin de l'année 1918, Makhno arrêta Schuss et menaça de l'abattre pour avoir traité des colons allemands avec cruauté (Shubin, n.d.).

¹⁴ L'ouvrage de Peters, *Nestor Makhno: The Life of an Anarchist* (*Nestor Makhno: Une vie d'anarchiste*) mérite d'être mentionné car il promet beaucoup et offre peu. L'ouvrage est de parti pris (selon une anecdote que m'a racontée Sean Patterson, quand Peters présenta son livre à l'université de Manitoba dans les années 1970, il fut interpellé par un prêtre orthodoxe très mécontent qui avait auparavant combattu au sein de l'armée makhnoviste), mais la liste des sources auquel l'auteur a eu accès est excitante. Selon sa préface, Peters aurait reçu des réponses de dizaines de correspondants, qui représentaient tous les camps du débat, mais il est très décevant de constater qu'il est fait très peu de références à ces sources dans le livre. À la place, Peters base l'essentiel de son récit sur des récits déjà publiés des amis politiques de Makhno (Archinov et Voline) et sur ceux de ses ennemis (l'agent bolchevique Gerassimenko, le romancier mal informé Joseph Kessel, et surtout le nationaliste ukrainien pro-Petlioura Meleshko). Le cœur du livre est un récit de sept pages par M. H.B. Wiens, ancien habitant de la riche colonie mennonite de Schönfeld (pp-49-56). Wiens décrit son expérience à l'hiver 1918-19, quand le makhnoviste Simeon Pravda occupait la colonie. Pravda était un ancien mendiant qui avait perdu les deux jambes dans un accident industriel. Il était peut-être dépendant à la morphine, et selon le récit de Wiens il semble avoir été un individu violent, mal en point, et instable. Wiens relate que Pravda l'aurait invité à le rejoindre à une beuverie, puis qu'une autre fois, il fut sévèrement battu sur ordre de Pravda. Peters dit ensuite que le récit de Wiens décrit ensuite une visite de Makhno, qui invita Wiens à prendre le thé (p-56), mais Peters ne partage pas cet épisode avec ses lecteurs/trices (une décision pour le moins étrange, étant donné que son livre est de toute évidence une biographie de Makhno et non pas de Pravda). À cette exception près, cependant, les récits de témoins directs mentionnés dans la préface ne figurent pas dans le texte, ou sont mal utilisés. Par exemple, Peters mentionne dans la préface que pour une raison non précisée, il s'est retrouvé dans « l'impossibilité d'utiliser » un manuscrit que lui aurait envoyé un certain révérend N. Pliczowski. Il mentionne simplement que le manuscrit était « un plaidoyer en faveur de Fedor Schuss (et de Makhno) » (p-10). Une autre source potentiellement intéressante, pour laquelle le pseudonyme de M. Ivan Topolye est utilisé à la demande du correspondant, est celle d'un déserteur de l'armée qui fut pour un temps un partisan makhnoviste. Le témoignage de Topolye constitue la source principale du livre, mais ce matériau intéressant se retrouve dénué de toute valeur historique à cause de la manière dont il est présenté : on finit par apprendre dans une note de bas de page que ce récit à la première personne est un fait un « récit (...) basé sur quinze pages de notes prises par l'auteur » (p-45). Compte tenu de la méthodologie arbitraire de Peters, il n'est peut-être pas si étonnant que le livre se termine par une longue description d'une fiction en prose que l'on doit à un écrivain nommé Oless Gonchar. Néanmoins, je ne comprends absolument pas comment Peters a pu penser que ce résumé littéraire méritait plus de place que les témoignages de ceux et celles qui avaient pris le temps de le contacter. Heureusement, une partie de la recherche et de la correspondance de Peters a été déposée à l'*Harvard Ukrainian Research Institute*, l'institut de recherches ukrainiennes d'Harvard au Massachusetts. Celles et ceux qui s'y rendront pourront, on l'espère, trouver davantage d'éclairages en lisant les mémoires (aussi chargés d'émotions, orientés et déformés par le temps soient-ils) de ceux et celles qui furent témoins de la violence des makhnovistes et de la révolution, qu'en lisant une fiction où Makhno désire boire « l'élixir de longue vie ».

bataille de Dibrivka le 30 septembre 1918 (voir Archinov, pp-65-67)¹⁵. Selon Klippenstein, « *les attaques de Makhno, initialement dirigées contre les unités de l'armée austro-allemande, se mirent à prendre pour cible les fermes et les villages mennonites locaux dès octobre 1918 au plus tard* » (p-6). Mais le Selbstschutz de Molotschna existait en tant que force militaire dès le 23 avril 1918 (Klippenstein, p-6), et quand eut lieu en juillet 1918 la conférence générale de Lichtenau, des mennonites armés étaient déjà « *obnubilés par l'idée de se venger* » (Dick, p-138).

Les origines des Selbstschutz mennonites

Si la raison d'être des Selbstschutz n'était pas de défendre les mennonites en proie à une « *terreur sans précédent* », comment avaient-ils vu le jour ? Leur rôle initial était de permettre aux propriétaires de reprendre par la violence les terres et les propriétés à celles et ceux qui les avaient (dans la plupart des cas, de façon pacifique) collectivisées. B.J. Dick reconnaît que « *le comportement des (...) soldats allemands ne fut pas toujours et pas systématiquement digne d'éloges ou inoffensif* », mais décrit l'occupation austro-allemande comme « *un moment de répit accordé par Dieu* » (vraisemblablement le Dieu de l'Ancien Testament). Prenons pour exemple le témoignage de John Xydias, un capitaliste grec russifié qui résidait alors à Odessa: « *Les expéditions de représailles furent marquées par des pendaisons et des fusillades. Des exécutions avaient lieu en dehors de tout cadre légal dans l'indifférence totale des propriétaires fielleux, les officiers allemands se moquant éperdument d'organiser ne serait-ce qu'une esquisse de procès. Ils faisaient fusiller et pendre sans même un simulacre de jugement, et bien souvent sans même se donner la peine de vérifier l'identité de l' « accusé ». Le propriétaire ou son représentant n'avaient qu'à déclarer que tel et tel paysan avait pris part à la confiscation de ses biens pour que le « coupable » soit exécuté sommairement* » (cité dans Skirda, p-55). Parmi les victimes de la répression austro-allemande se trouvaient la mère de Makhno, dont on brûla la maison, et son frère invalide, Emilian, qui fut exécuté sous les yeux de ses enfants (*Ibid.*). Tandis que des milliers de personnes étaient pendues ou abattues, d'autres, comme l'activiste Juif Lioba Gorelik, furent battues à mort (*Ibid.*).

Des mennonites servaient de guides aux expéditions punitives allemandes afin d'exécuter ou de battre les paysanNEs soupçonnéEs d'avoir confisqué des biens (Klippenstein, p-2). Plusieurs historienNEs mennonites reconnaissent que le but initial des Selbstschutz était de se réapproprier les richesses matérielles confisquées durant la révolution. Par exemple, Loewen et Prieb relatent que « *des mennonites prirent les armes sous la tutelle de l'armée austro-allemande et formèrent, avec d'autres grands propriétaires, de petits détachements dont les attaques visaient à récupérer les biens et les propriétés tombées aux mains des rebelles. Après avoir interrogé les prisonniers, ils identifiaient les chefs rebelles, que l'armée d'occupation exécutait ensuite sommairement* » (Loewen & Prieb, 1997, pp-136/7; voir aussi Loewen, p-62). Un témoin direct mennonite relate le comportement d'Abram Loewen (sans lien avec les auteurs précédemment cités), qui brutalisait des paysanNEs soupçonnéEs de vol et en exécuta quatre lui-même (Rempel & Rempel Carlson, p-210). Il fut plus tard exécuté par les makhnovistes (*Ibid.*, p-229).

Il faut bien comprendre que le conflit n'opposait pas les méchantEs colons allemandEs aux oppriméEs russo-ukrainienNEs : il était question de divisions de classe, pas de nationalité ou de religion. Plusieurs mennonites pauvres avaient participé à la redistribution révolutionnaire des terres. Ainsi, des mennonites aussi furent victimes de la répression austro-allemande. (pour les noms de certain-e-s d'entre eux, voir Letkemann, p-2). En effet, de nombreux/euses résidentEs des colonies de Chortitza et de Molotschna font état d'autres mennonites qui participaient à des raids de bandits (Rempel & Rempel Carlson, p-242). Dans un article intelligent dont il faut saluer l'honnêteté, Elaine Enns, descendante de mennonites russes, a récemment analysé la situation du point de vue de la justice réparatrice: « *De nombreux mennonites sans terre devinrent des domestiques dans de riches propriétés mennonites, et certains étaient désenchantés au point de rejoindre les communistes et les anarchistes dans leur combat pour une société plus juste. Les lignes de fracture sociale qui avaient dessiné la révolution russe ne*

¹⁵ La force envoyée pour tuer Makhno et ses camarades comptait 500 (Palij, p-102), 680 (Skirda, p-62), ou un millier d'hommes (Archinov, p-67). Quel qu'ait été leur nombre exact, il était considérable. Ce bataillon punitif, qui fut mis en déroute par 60 paysans, était composé de troupes autrichiennes, de policiers de l'État, de propriétaires russo-ukrainiens et de colons allemands. Pour se venger de leur défaite, ces représentants consciencieux de la loi et de l'ordre auraient brûlé 500 maisons à Dibrivka (voir Palij, pp-102/3).

s'arrêtaient pas à la porte de la maison de ma grand-mère. Dans la plupart des cas, les nôtres ne furent pas pris pour cibles parce qu'ils/elles étaient mennonites, mais parce qu'ils/elles étaient riches » (Enns, 2011).

Comme on peut s'en douter, les mennonites qui soutenaient le plus ardemment les Selbstschutz étaient les plus prospères, et non pas leurs employés pauvres et sans terre (Klippenstein, p-2). Comme l'écrit B.J. Dick, « *les fermiers les plus prospères étaient dans l'ensemble plus favorables aux Selbstschutz que les pauvres et les sans terre* » (p-138). Cette tendance se reflète dans la composition des unités initiales des Selbstschutz qui, comme l'a fait remarquer John Urry, « *étaient formées de jeunes mennonites issus de familles aisées* » (Wiens, p-40). La visée de ces milices de propriétaires était de « *rétablir les équilibres communautaires d'avant la Révolution de la manière la plus complète possible* » (Klippenstein, p-2). Ainsi, les Selbstschutz ne débutèrent pas leur action en tant qu'organisation de défense, mais comme une milice qui se donnait pour but d'utiliser la violence pour restaurer les inégalités de la Russie tsariste. Les faucons du camp mennonite contraignirent, intimidèrent et attaquèrent les colombes : de nombreux/euses mennonites, qui s'opposaient aux Selbstschutz pour des raisons d'ordre théologique et/ou économique, furent brocardés, tournés en ridicule et parfois même battus par leurs frères/soeurs chrétiens (Klippenstein, p-8; voir aussi Dick, p-136).

Quand les Austro-allemands battirent en retraite et quittèrent l'Ukraine à la fin de la Première Guerre Mondiale, les milices de propriétaires se retrouvèrent momentanément coupées de tout soutien. Klippenstein mentionne une bataille qui se déroula à Schönfeld, la riche colonie mennonite située au nord-ouest de Gouliaï-Polié. Au cours de celle-ci, une « *force composée d'environ 120 hommes de la région, ainsi que d'une quinzaine de propriétaires russes légèrement armés, fut mise en déroute* » (Klippenstein, p-6)¹⁶. Les survivants de cette bataille battirent en retraite vers Molotchna avec d'autres réfugiés, et ils décrivirent l'horreur des hordes anarchistes, avant d'être incorporés dans le Selbstschutz plus important qui s'y trouvait. Les Selbstschutz comptaient alors un nouvel allié : les forces blanches menées par le général Denikine. Selon Krahn et Reimer (1989), plus tard en 1918, les Selbstschutz reprirent l'offensive : « *Le Selbstschutz de Molotchna, aidé et soutenu par l'Armée Blanche, engagea le combat contre les forces makhnovistes à Chernigovka avec une attaque couronnée de succès* » (6 décembre 1918). B.J. Dick estime qu'il est « *malheureux* » que les premiers actes du Selbstschutz aient été « *des attaques ouvertes et non pas de simples actions de défense* » (p-138).

Entraîné et armé par les Austro-allemands et par les Blancs, le Selbstschutz constituait une véritable force combattante. Selon une source mennonite contemporaine, il avait tué 750 personnes en trois mois (Klippenstein, n.58, p-25). Un autre chiffre est donné par un membre du Selbstschutz, Gerhard Wiens, qui affirme qu'en trois jours de combat à Blumenthal, le Selbstschutz eut à son actif 3000 victimes parmi les makhnovistes. L'estimation de Wiens est probablement exagérée, mais l'importance militaire du Selbstschutz ne doit pas être sous-estimée. Celui-ci comprenait 300 cavaliers et 2 700 fantassins répartis dans vingt compagnies (parmi lesquelles sept compagnies d'Allemands non-mennonites de Prischib) (Krahn et Reimer). Un de ces soldats décrit des succès militaires répétés contre les makhnovistes, qu'il explique ainsi : « *Nos officiers allemands nous avaient bien entraînés à tirer, utiliser nos baïonnettes, jeter des grenades à main, creuser rapidement des tranchées, etc* » (cité dans Klippenstein, p-10). En janvier 1919, le Selbstschutz tenait le front de Blumenthal, une colonie située à une trentaine de kilomètres au nord de Molotchna. De l'autre côté des lignes, vingt mille makhnovistes en armes défendaient un front large de 550 km, ouvrant sur un territoire anarcho-communiste nommé « *l'Ukraine libertaire* » (Free territory) (Skirda, p-80).

L'Ukraine libertaire makhnoviste

Alors même qu'une partie des troupes makhnovistes fut envoyée contre les pétiouristes dans les environs d'Aleksandrovsk, contre le Selbstschutz et des Gardes impériaux au sud-ouest et contre l'armée en déliquescence du général Mai-Maievsky au sud, leur force se massait de plus en plus sur le côté Est du territoire, bloquant l'avance des partisans de Denikine. La Makhnovtchina était alors une armée de volontaires organisée de façon démocratique, même si tous ses ennemis, y compris le Selbstschutz,

¹⁶ La milice de Schönfeld était commandée par Gerhard Toews, ancien lieutenant de l'armée tsariste. Il survécut à la bataille et combattit plus tard pour les Blancs (Wiens, p-47).

utilisaient le système de conscription¹⁷. Au sein de l'Ukraine libertaire que défendaient les makhnovistes, il y eut des tentatives balbutiantes pour développer une société révolutionnaire : près de Gouliaï-Polié, les usines furent collectivisées, et on octroya à des paysanNEs auparavant sans terre de larges propriétés cultivées en commun. Les makhnovistes soulignaient avec force que « *la liberté d'expression, de la presse, de réunion, la liberté syndicale et autres sont un droit inaliénable de chaque travailleur, et limiter ce droit en quelque manière constitue un acte contre-révolutionnaire* » (pour le texte intégral de la déclaration, voir Avrigh, pp-133-5)¹⁸. Ils/elles développèrent un système d'éducation libertaire basé sur les idées de Francisco Ferrer : les cours étaient conçus pour promouvoir l'alphabétisation et aborder, entre autres sujets, l'histoire de l'économie politique et de la Révolution française. Un rapport interne bolchevique de mai 1919 concède que Gouliaï-Polié était « *un des centres culturels les plus importants de la Nouvelle Russie* » (in Butt et al, p-88). Ils mirent en place des échanges avec des usines collectivisées et des ouvrierEs anarchistes dans les villes, et en une occasion ils acheminèrent 100 wagons de blé jusqu'à Moscou (Skirda, p-88). À Gouliaï-Polié, le 12 février, des représentantEs venus de 350 districts, soviets, unions, et d'unités combattant aux premières lignes du front vinrent participer au deuxième congrès régional (*Ibid.*, p-362). Le congrès exprima son opposition « *au pillage, à la violence, et aux pogroms contre les Juifs* » (Palij, p-155). Plus tard cette année-là, les makhnovistes disposèrent même d'une aviation : elle était constituée d'un seul avion construit à partir de pièces détachées récupérées sur cinq Farman-30 endommagés (Chop, 2008).

La défaite du Selbstschutz

Durant cette période, les forces makhnovistes se trouvèrent renforcées par l'arrivée de paysans conscrits qui avaient déserté l'armée de Mai-Maievsky pour rejoindre leurs rangs. Makhno avait passé un traité avec les bolcheviques depuis le 26 janvier, et après avoir chassé les partisans de Denikine de Gouliaï-Polié et stabilisé le front au sud, les makhnovistes tournèrent leur attention vers l'ouest au début du mois de mars. Le Selbstschutz fut contraint à battre en retraite et plusieurs de ses hommes rejoignirent la brigade Jäger du Lieutenant Hohmeyer en Crimée. Lorsqu'il se rendit compte que la débâcle de l'Armée Blanche au sud était imminente, Hohmeyer changea d'allégeance avec opportunisme et plaça ses troupes sous le commandement des bolcheviques. Au bout de trois semaines, les bolcheviques procédèrent à leur désarmement.

Selon Klippenstein, un tribunal bolchevique à Melitopol exécutait à un moment 100 personnes par semaine, parmi lesquelles « *de nombreux mennonites qui avaient pris part à la défense militaire des colonies* » (p-13). Nous sommes ici confrontés à un problème pour saisir l'étendue des massacres de 1919 : Letkemann affirme que 827 « *victimes de meurtre* » furent tuées en 1919 (p-2), avant de préciser que ce chiffre comprend 45 personnes qui moururent en combattant au service de l'Armée Blanche et seulement huit mortes en combattant au sein du Selbstschutz (p-9). Même si l'on suppose que son calcul n'inclut pas ceux qui prirent les armes à Schönfeld, ce dernier chiffre semble extrêmement improbable. 3000 hommes avaient combattu pendant trois mois contre un ennemi redoutable, au cours desquels ils auraient tué 750 personnes, et perdu ; si une armée peut accomplir cela tout en ne subissant que huit pertes, alors peut-être que Dieu est effectivement avec elle. Bien entendu, des pacifistes déclarés préféreront que l'on se souvienne des membres de leur famille comme de martyrEs religieux/ses plutôt que comme de soldats massacrés ou exécutés.

C'est là où nous voulons en venir. Le fait que des makhnovistes aient tué des officiers militaires ainsi que tous ceux qui avaient pris les armes contre la révolution de leur plein gré ne prête pas à controverse (bien qu'ils aient relâché des soldats conscrits sans rien leur avoir fait subir de plus pénible qu'une leçon de

¹⁷ À Chortitza au moins, les Selbstschutz enrôlèrent tous les hommes entre vingt et vingt-cinq ans (Krahn & Reimer, 1989). En octobre 1919, les makhnovistes introduisirent l'étonnante politique de la « *mobilisation volontaire* » qui, sous quelque angle qu'on l'étudie, eu pour effet de diluer l'esprit combatif antérieur de l'armée dans la non coercition.

¹⁸ En théorie, la presse était libre tant qu'elle n'était pas utilisée comme moyen d'agitation en faveur d'une autorité qui opprimerait les ouvrierEs et les paysanNEs. Cependant, après qu'un journal bolchevique eut calomnié les makhnovistes dans plusieurs numéros successifs, les insurgéEs se plainquirent au rédacteur et, voyant que leur protestation ne recevait pas de réponse, détruisirent les planches du dernier numéro (Skirda, p-92).

politique). Mais la question est ici de savoir combien de mennonites restés neutres subirent des atrocités et furent massacrés, et combien furent tués pour avoir pris part à la contre-révolution. À ce moment-là, l'exécution des prisonniers était la règle plutôt que l'exception : après la défaite des makhnovistes à Mariupol, un officier blanc se vanta auprès d'un journaliste britannique d'avoir participé à l'exécution de 4000 prisonniers makhnovistes en une journée (Williams, 1991). Il semble pertinent d'envisager sous cet angle la question de la participation mennonite au sein de l'armée à laquelle nous allons maintenant nous intéresser.

L'armée de volontaires du général Denikine

À l'été 1919, le général Denikine commandait 55 500 soldats bien armés (Denikine, p-233), parmi lesquels des cavaliers cosaques que même Makhno respectait (voir Archinov, p-142)¹⁹. En juin, ils percèrent le front : les bolcheviques furent repoussés au nord du fleuve Don, et les makhnovistes furent anéantis près de Gouliaï-Polié (voir Denikine, pp-233-235). Trotski, après avoir un temps promis de « liquider » les makhnovistes (Skirda, p-119), décida d'abandonner l'ensemble du front ukrainien et fit battre ses troupes en retraite vers le centre de la Russie. C'est le moment que choisirent les partisans de Denikine pour avancer vers l'ouest et occuper l'Ukraine libertaire et les colonies mennonites. On ne sait pas exactement combien de mennonites se sont enrôlés dans l'armée de Denikine, mais Klippenstein reconnaît que le nombre de recrues mennonites se portait à des « centaines » (p-13). Certains étaient des conscrits ; d'autres tentèrent de résister ou demandèrent à être assignés à des postes de non-combattants ; d'autres encore rejoignirent volontairement des unités de combat : « *Un nombre conséquent de mennonites, volontaires ou non, répondit à l'appel de Denikine et furent employés comme conducteurs mais aussi comme artilleurs et fantassins. Plusieurs furent assignés à la garde du train blindé de Dmitrii Donskoi. Une certaine Anna Baerg note à cette époque dans son journal intime la prise de Gross Tokmak par « 300 mennonites et 200 Cosaques assistés de deux chars » » (Klippenstein, p-13). Une autre formation, le « *Chortitza Otrjad* », avait pour mission de défendre la voie ferrée entre Dnieper et Nikopol et était composée de 100 hommes mennonites soutenus par des officiers blancs (ibid, p-14). Gerhard Wiens combattit avec d'autres mennonites dans le régiment des Cosaques du Kouban du Colonel Zagreba, un contingent allemand commandé par le colonel Sweringen, le garde du corps personnel du général Visentiev, et la division Drozdov (voir Wiens, pp-40-52). John Kühn observe que parmi le « *large groupe d'Allemands* » de l'armée du général Wrangel, « *plusieurs étaient de jeunes hommes mennonites* » (p-260).*

Le programme politique des partisans de Denikine visait à remettre en place les propriétaires et à rétablir un seul État russe qui inclurait l'Ukraine. Cela les entraîna dans un conflit avec la population locale, au point que même un de leurs commandants, le général Wrangel, décrit des scènes de « *pillage et spéculation (...), débauche, jeux d'argent, orgies (...)* mises à sac, violence et actes arbitraires » cité dans Skirda, pp-148/9). Des historiens qui sont par ailleurs plutôt favorables aux Blancs critiquent acerbement les exactions qu'ils commirent en Ukraine : Richard Luckett (de manière plutôt désinvolte au vu du contexte) décrit une situation « *proche de l'anarchie* » et déplore « *la brutalité habituelle des Cosaques* », les pogroms fréquents (p-327), ainsi que d'autres « *actes de barbarie accablants* » (Luckett, p-391). Ils émirent des proclamations pour encourager les russo-ukrainiens à se soulever contre les « *communistes juifs* » (Mayer, p-520) et se rendirent responsables de centaines de pogroms ainsi que de la mort de dizaines de milliers de Juifs/Juives (voir Mayer, pp-519-526). « *Plusieurs victimes furent battues, mutilées, violées, pendues, brûlées, jetées dans des puits ou depuis des toits, et enterrées vivantes* » (Ibid., p-519). Archinov affirme que dans ce qui avait été un temps l'Ukraine libertaire, « *des paysans furent spoliés, violentés et tués (...)* La quasi-totalité des femmes juives de Gouliaï-Polié furent violées » (p-138).

Un membre du conseil spécial de Denikine, N.I. Astrov, affirme que les principales caractéristiques du régime de Denikine étaient « *la violence, la torture, les vols, l'ivresse, et un comportement odieux (...)* » (cité dans Palij, p-189). Le service de contre-espionnage « *poursuivit ses activités avec un arbitraire dénué de toute limite (Ibid.)* », aboutissant à la création, pour reprendre l'expression de Denikine lui-

¹⁹ La Grande-Bretagne soutenait les soldats de Denikine avec 250 000 fusils, douze chars, 1 685 522 obus, 160 millions de cartouches, et environ 100 avions (Palij, p-184).

même, d' « *une folie douloureuse qui recouvre le pays* » (cité dans Palij, p-190). Selon le général Wrangel, l'Armée Blanche traquait alors quiconque était suspecté d'être en contact avec des groupes de l'opposition, même si ce contact avait été involontaire ; une politique qu'il dénonça, la qualifiant de « *démente et cruelle* » (Palij, p-188). Ils persécutèrent tout particulièrement les femmes et les compagnes des insurgés dont ils connaissaient l'identité ; selon un journal attribué à la compagne de Makhno, Galina Kuzmenko, à l'été 1919, parmi les partisans de Denikine se trouvait la femme du frère aîné de Makhno, Savva : « *ils l'ont battue, transpercée avec leurs baïonnettes, lui ont coupé un sein, et alors seulement ils l'ont abattue* » (Skirda, p-313). Dans la mesure où les révolutionnaires et assimilés se faisaient tuer sans procès ni laisser de traces, il est impossible d'estimer avec exactitude le nombre d'exécutions et de meurtres commis par les Blancs, mais leurs victimes se portaient certainement à des dizaines de milliers (Mayer, pp-311/2). Il est difficile de savoir si les mennonites qui collaboraient avec les partisans de Denikine aidèrent les Blancs à identifier des cibles, comme ils l'avaient fait pour le compte des Austro-allemands un an auparavant, mais ils ne pouvaient pas ignorer l'étendue du massacre dont ils/elles se rendaient complices.

La bataille de Peregonovka

Les makhnovistes battaient alors en retraite vers l'ouest, suivis par des milliers de réfugiés qui fuyaient l'avancée des partisans de Denikine (Arshinov, p-138). Au cours de leur retraite, ils combattirent leurs poursuivants de l'armée de Denikine, ainsi que la quatorzième armée bolchevique, qui tentait d'échapper au bombardement de la flotte britannique à Odessa. Ils réussirent également à exécuter le seigneur de guerre Grigorev, auteur de pogroms ; fait intéressant, de nombreux soldats issus des troupes violentes et indisciplinées de Grigoriev furent alors incorporés à l'armée makhnoviste affaiblie. En septembre, les makhnovistes se trouvaient près de la ville d'Ouman, à 600 km de Gouliäi-Polié. Épuisés, manquant d'armes et ralentis par huit mille malades et blessés, ils/elles se retrouvèrent encerclés par les partisans de Denikine et par les pétiouristes. À ce stade, Makhno lança sa contre-attaque. Il commença par négocier une trêve avec les pétiouristes : quelle qu'ait été l'opinion que Petlioura avait des anarchistes, seuls les makhnovistes le séparaient des cosaques en maraude de Denikine²⁰. Ainsi, Makhno put persuader Petlioura de le laisser mettre à l'abri ses huit mille invalides. Une fois ce problème réglé, Makhno donna à ses troupes le meilleur discours imaginable. Toute cette longue retraite, affirma-t-il, n'était qu'un stratagème pour étirer les lignes de Denikine, et désormais, à des centaines de miles à l'ouest de chez eux/elles, ils/elles avaient déjoué leur ennemi. Lorsqu'il eut terminé son discours, il plaça ses hommes et femmes épuisés face aux troupes de Denikine, et lui et ses troupes affamées attaquèrent le centre des positions de Denikine au cri de « *la liberté ou la mort* » (on doit la majeure partie de ce récit à Archinov, pp-144-148).

Dans l'armée de Denikine, le premier régiment d'officiers de Simferopol se mit à battre en retraite. Puis les hommes se mirent simplement à courir. Un vent de panique s'empara des forces de Denikine, et au cours de la déroute qui s'ensuivit, des centaines d'hommes furent massacrés sans pitié sur les berges de la Sinyukha : Voline et Archinov font état de traînées de corps étendues sur plusieurs kilomètres. Même si Makhno a pu exagérer en affirmant « *les avoir complètement annihilés* » – les sources de Denikine laissent penser que ce dernier perdit 637 hommes (Palij, p-195) – cette bataille fut un moment décisif du vingtième siècle. L'officier Sakovitch, de l'armée de Denikine, l'avait bien compris : « *Dans le ciel nappé*

²⁰ Sur le plan militaire, les pétiouristes n'étaient guère brillants : quand Denikine captura Kiev, les seules pertes qu'il eut à déplorer furent un chariot de crème glacée renversé et l'oreille d'une statue en plâtre. (voir Luckett, p-291). Le palmarès de leurs atrocités est en revanche accablant. Aujourd'hui, alors que le nationalisme ukrainien fait sa réapparition en tant qu'idéologie dominante, un certain malaise ou déni plane autour de la liste de pogroms perpétrés par des nationalistes ukrainiens sous la direction de Petlioura (et, bien entendu, durant la Seconde guerre mondiale). Un certain nombre d'historiens (Magocsi, par exemple) ont été bien obligés d'admettre que Petlioura et son gouvernement avaient tenté de faire cesser les pogroms et n'étaient eux-mêmes pas antisémites, trop tard, cependant, pour assurer la défense de Petlioura : en 1926, alors qu'il se trouvait en exil à Paris, Petlioura fut assassiné par Samuel Schwarzbard, un anarchiste juif ukrainien, camarade de Nestor Makhno. Au cours d'un procès très médiatisé, Schwarzbard plaida avoir agi en faveur d'une cause juste et fut finalement acquitté. L'anarchiste bulgare Kiro Radeff affirma que Makhno avait, comme Magocsi, défendu Petlioura contre l'accusation d'antisémitisme et tenté de dissuader Schwarzbard le soir de l'attaque (voir Skirda, p-275).

de nuages d'automne, les derniers panaches de fumée de l'artillerie explosèrent, puis...ce fut le silence. Chacun d'entre nous, les officiers haut gradés, sentit qu'une tragédie venait de se produire, même si nul ne pouvait soupçonner l'ampleur du désastre que nous venions de subir. Aucun d'entre nous ne savait qu'à ce moment précis la Russie nationaliste avait perdu la guerre. « C'est la fin », dis-je, je ne sais trop pourquoi, au Lieutenant Rozov qui se tenait à mes côtés. « C'est la fin », confirma-t-il d'un air sombre » (cité dans Skirda, pp-136/7).

Les makhnovistes chargèrent en direction de l'Est et parcoururent 660 km en l'espace d'onze jours (Denikine, p-281). Ville par ville, ils/elles anéantirent des régiments qui ne savaient rien de la défaite des Blancs à Peregonovka et n'étaient pas préparés à livrer bataille (Palij, p-196). Comme le relate lui-même Denikine, « *les troupes de Makhno, qui pouvaient parfois compter jusqu'à trente mille hommes, s'aventurèrent loin derrière nos lignes, dans le vaste territoire situé entre le Dnieper et la mer d'Azov, désorganisant nos arrières et, en une occasion, allant jusqu'à menacer Taganrog, où se trouvait notre quartier général* ». (p-254). Denikine dut retirer ses troupes du front au nord, ce qui l'obligea dans les faits à mettre fin à sa marche sur Moscou : la révolte makhnoviste « *eut pour effet de désorganiser nos arrières et d'affaiblir notre front au moment le plus critique* » (Ibid., p-282). C'est la raison pour laquelle Max Nomad surnomma Makhno « *le bandit qui a sauvé Moscou* » (1939)²¹.

La revanche de la révolution

Si l'avancée des makhnovistes a changé le cours du vingtième siècle, elle causa aux partisans et sympathisants de Denikine une terreur soudaine à laquelle ils/elles ne s'étaient pas préparés. Au cours de la blitzkrieg makhnoviste, tous ceux « connus comme des ennemis actifs des paysans et des ouvriers furent condamnés à mort. Des pomeshchiks et des koulaks importants périrent en grand nombre » (Archinov, p-148). On peut supposer que les témoignages des paysans constituaient une preuve suffisante pour considérer un koulak comme un ennemi « actif » et l'exécuter. Chaque fois que les makhnovistes prenaient une ville, ils/elles exécutaient également les soldats ennemis, la police, les maires qui soutenaient Denikine et les prêtres (Archinov, p-148). Dans chaque ville, ils/elles recrutaient également de nouveaux soldats dont beaucoup ne connaissaient probablement pas grand-chose du mouvement makhnoviste. À plusieurs reprises, ils/elles incorporèrent des armées entières dans la Makhnovtchina : il s'agissait de milices indépendantes ainsi que de forces menées par des atamans pétiouristes, dont certaines furent par la suite exécutées pour avoir commis des pogroms ou des actes de banditisme à des fins d'enrichissement personnel (voir Azarov, pp-23/24). Puis ils reprenaient leur chevauchée, leur rage se trouvant redoublée par les signes visibles du saccage perpétré par les troupes de Denikine.

Dans une certaine mesure, les massacres de mennonites à la fin de l'année 1919 peuvent s'expliquer par la violence révolutionnaire des makhnovistes. Des dizaines de mennonites furent exécutés dans la région de Yazykovo-Chortitza : quatre hommes d'âge adulte furent tués à Adelsheim, onze à Franzfeld, dix hommes et une femme à Neuendorf, sept hommes à Burwalde, un à Kronstal, six hommes et une femme à Neuenberg, et trois hommes à Osterwick (*Mennonite Historical Society of Alberta*, 2010). Cependant, le village qui souffrit le plus fut Eichenfeld : un mois après la bataille de Peregonovka, le 26 octobre, les *Kontrrazvedki* makhnovistes (les agents du contre-espionnage), aidés par des villageois, tuèrent quarante-trois personnes sur un total de seulement trois cents.

Sean Patterson est peut-être le seul à avoir mené une étude universitaire de ces événements en se basant à la fois sur les histoires makhnoviste et mennonite, et je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu partager les résultats de sa recherche, encore à paraître. Selon Patterson, Eichenfeld constitue un cas à part en raison de son Selbstschutz petit mais robuste. Les chefs du Selbstschutz d'Eichenfeld étaient un habitant de la colonie au nom remarquable, Heinrich Heinrich Heinrichs, et un ancien soldat allemand, Peter Von Kampen. Sous leur commandement, « *le groupe d'Eichenfeld acquit une certaine notoriété* », écrit Patterson : il « *repoussa avec succès des attaques de bandits au printemps 1919. Durant un de ces incidents, le Selbstschutz feignit de se rendre à des bandits locaux et de déposer les armes. En arrivant au*

²¹ Selon Pierre Berland, le correspondant du Temps : « Il ne fait aucun doute que la défaite de Denikine s'explique davantage par les soulèvements des paysans qui brandissaient le drapeau noir de Makhno que par le succès de l'armée régulière de Trotski. Les bandes de partisans du « Batko » ont fait pencher la balance en faveur des Rouges, et si Moscou choisit aujourd'hui de l'oublier l'histoire impartiale, elle, s'en souviendra » (Cité dans Palij, p-208).

lieu prévu pour la reddition, les mennonites pointèrent leurs fusils sur les bandits et les forcèrent à battre en retraite. Un certain nombre de prisonniers furent jugés et exécutés ». Les troupes soviétiques occupèrent en représailles la région de Yazykovo-Chortitza et exigèrent que leurs soient remises toutes les armes allemandes. Bien que la majorité des mennonites qui possédaient des armes ait été d'accord, le Selbstschutz d'Eichenfeld conserva ses armes. Selon une source citée par Patterson en juillet 1919, quatorze hommes du Selbstschutz d'Eichenfeld tinrent tête à 300 soldats de l'Armée Rouge. Pour tenter de contrôler la région, les bolcheviques établirent un Soviet dans un village, dirigé par le commissaire Snissarenko, mais après que l'identité de ses hommes fut révélée au Soviet par Daniel Hiebert, un traître au sein du Selbstschutz, la milice d'Heinrichs décida de liquider le Soviet. Selon un des hommes qui prirent part à cette action, Kornelius Heinrichs, « le groupe décida d'éliminer ces hommes. Heinrich Heinrichs en était le chef – ils décidèrent de tuer tout le monde et de ne pas faire de prisonniers, et personne ne trouva rien à y redire » (cité dans Patterson). Avant même que la région ne passe sous le contrôle des partisans de Denikine, Hiebert, Snissarenko et un autre avaient été exécutés. Lorsque les makhnovistes reprirent la région, les exécutions à Eichenfeld constituèrent « un avertissement pour les mennonites de la région, afin qu'ils se rappellent que Makhno ne tolérerait pas qu'on lui résiste » (Dyck et al, 2004, p-34). La première cible des makhnovistes était le chef du Selbstschutz, Heinrich Heinrichs, mais selon Patterson, l'homme qu'ils tuèrent était en fait le père d'Heinrich Heinrichs, Heinrichs senior²². Ils/elles exécutèrent ensuite tous les propriétaires terriens et leurs fils d'âge adulte. Patterson note qu'il ne fut fait aucun mal aux mennonites sans terre (p-16). On comptait également au nombre des victimes 5 missionnaires ambulants (ces prêcheurs aux paroles agressives étaient très impopulaires auprès de la paysannerie russo-ukrainienne), qui, à leur entrée dans une remise, « furent blessés mortellement par un rapide coup d'épée ou de sabre derrière la nuque » (Regeher, n.d.). La manière dont ces exécutions eurent lieu laisse penser à l'implication de la Kontrrazvedka, le redouté service de contre-espionnage de Makhno.

Plus au sud, des exécutions similaires eurent lieu à Molotschna, vingt hommes d'âge adulte furent tués à Blumenort, onze à Altonau, six à Ohrloff, et un à Tiege (Klippenstein, p-16). Les exécutions avaient été déclenchées par l'assassinat de quatre makhnovistes qui avaient tenté d'arrêter Jacob Epp (*Ibid.*, pp-15/16). Klippenstein explique, si en détail que l'on peut penser que les faits sont exacts, que les responsables de la mort des makhnovistes ne venaient en fait pas de Blumenort mais de l'extérieur. Il décrit une bande de vingt-deux mennonites et soldats blancs menés par un officier allemand nommé Gloecker. Cependant, quand les makhnovistes arrivèrent pour mener l'enquête, une russo-ukrainienne dénonça Epp, qui fut exécuté ainsi que quatorze hommes qu'on pensait être ses complices²³. Parmi les morts, on compte au moins un véritable pacifiste, un instituteur du nom de Schmidt (Toews, 1995, p-64). Encore une fois, ces exécutions semblent être caractéristiques de la violence vengeresse pratiquée avec précipitation par les forces makhnovistes en général et par la Kontrrazvedka en particulier. Toutefois, elle fut perpétrée pour des raisons militaires : comme l'écrit J.B. Toews, « l'alliance en cours entre le Selbstschutz et les Blancs se maintenait au milieu de l'anarchie de 1919 » (*Ibid.*, p-54).

Six semaines d'anarchie

Pendant que ces exécutions avaient lieu, des délégués de villages locaux et d'usines se rencontrèrent à Aleksandrovsk, au congrès régional des ouvrierEs et des paysanNEs organisé par les makhnovistes. Dans le récit passionnant qu'il fait de ce congrès, Voline mentionne qu'un représentant fit état d'actes « arbitraires et échappant à tout contrôle » qu'aurait commis la Kontrrazvedka makhnoviste. Contrairement à l'image de bandits déchaînés qu'ont les makhnovistes, le mouvement prenait les plaintes civiles au sérieux. Par exemple, quelques semaines plus tard à Ekaterinoslav, un étudiant de l'Institut des mines se trouvait parmi les personnes déléguées pour aborder Makhno et se plaignait de la flagellation d'un

²² Selon Patterson, le jeune Heinrichs se battit aux côtés de Denikine avant d'émigrer à New York.

²³ Les détails de l'incident varient légèrement en fonction des témoignages. Toews fait remarquer que le compte rendu d'Abram Berg est « unique, au sens où il établit la présence de Makhno en personne à Blumenort » (p-53), mais Berg avait sept ans en 1919 et a écrit son témoignage plus d'un demi-siècle après les événements. Il est plus probable que Makhno se trouvait alors à 200 km au nord, à Ekaterinoslav (pour ce témoignage et d'autres, voir Toews, 1995).

intellectuel accusé d'avoir espionné pour le compte de Denikine. L'étudiant se souvient être entré dans le bureau de Makhno avec appréhension et avoir été surpris par l'écoute amicale et attentive de ce dernier. Après avoir expliqué qu'aucunE makhnoviste ne devrait jamais utiliser un fouet, car son armée abattait les gens ou les relâchait sans les avoir maltraités, Makhno promit de s'occuper de cette affaire personnellement. Au cours de cette discussion, il reconnut qu'il rencontrait des difficultés à éviter que ceux/celles qui lui avaient prêté allégeance ne fassent usage de mauvais traitements (voir Skirda, p-295). De même, le rapport sur les exactions de la Kontrrazvedka conduisit le congrès d'Aleksandrovsk à passer la motion numéro trois, qui établissait une commission d'enquête présidée par Voline (Azarov, pp-29/30). On peut envisager de deux manières les quelques semaines d'anarchie qui suivirent la bataille de Peregonovka. D'une part, les makhnovistes ne se départirent pas de leurs principes libertaires, avec un mépris presque naïf pour le caractère éphémère de leur révolution. Le brouillon de la déclaration de leur Soviet militaire révolutionnaire, adoptée le 20 octobre 1919, insistait sur l'importance de la démocratie directe et exigeait la liberté totale et l'indépendance de tous les soviets ouvriers et paysans. Sur la question des libertés individuelles, le document prônait « *la liberté d'expression, de la presse, de conscience, de culte, de réunion, d'union, d'organisation, etc* » (cité dans Skirda, pp-368-380). Ekaterinoslav, avec ses 190 000 habitantEs, était la plus grande ville que les makhnovistes aient jamais eu sous leur contrôle. Quand l'Armée Blanche reprit Ekaterinoslav, leurs organismes d'investigation ne purent identifier que soixante-dix victimes tuées par les « *organismes extra-judiciaires* » des makhnovistes (Azarov, p-31). Même sous les bombardements des obus de Denikine, le fait que ceux/celles qui respectaient en apparence les règles de l'autogestion démocratique aient le droit de publier leurs journaux était pour les makhnovistes d'Ekaterinoslav une question de principes. Ainsi, durant ces semaines, plus d'une demi-douzaine d'organisations politiques étaient représentées dans la presse, y compris les bolcheviques, dont la publication *Zvesda* critiquait farouchement les makhnovistes (Skirda, p-159; Azarov, p-32). La ville dut attendre la Glasnost pour revoir une telle liberté de la presse. D'autre part, nous avons vu l'étendue des repréailles dans certains villages périphériques, et la manière chaotique et inadaptée avec laquelle la Kontrrazvedka identifiait les ennemiEs « actifs/ves » de la révolution. Même Makhno, qui n'avait pourtant rien d'un pacifiste, reconnut que les activités de la Kontrrazvedka étaient pour lui une source « *d'angoisse psychique et de honte* » chaque fois qu'il devait s'excuser de leurs excès (cité dans Azarov, p-30).

Une sauvagerie barbare

Un mois après les exécutions d'Eichenfeld, une deuxième vague de tueries se produisit sur une période de huit jours, à l'ouest du Dnieper. Ces massacres sont moins étudiés, alors même qu'ils représentent un quart des morts violentes de russes mennonites de 1917 à 1923. Entre le 29 novembre et le 2 décembre, une série d'attaques sur des villages de la région de Zagradovka coûta la vie à environ 200 personnes. Puis, quelques jours plus tard, il y eut une longue fusillade dans le petit village d'Ebenfeld, situé à environ 100 km au nord de Zagradovka (voir Bergen, p-41). Ce village et le village voisin de Steinbach avaient été rayés de la carte le 7 décembre. Environ 100 personnes furent tuées au cours d'attaques particulièrement brutales qui n'épargnaient personne. Lors de ces incidents, le style des attaques et le choix des victimes ne cadre pas avec le schéma habituel de la violence des makhnovistes : à Muensterberg, qui n'était pas une colonie riche, il ne semble pas y avoir eu de tentative de cibler des hommes d'âge adulte, et les attaques furent caractérisées par une cruauté qui n'aurait pu en aucune façon servir un quelconque but militaire ou politique (voir Huebert, p-159; Klippenstein, p-17). L'idée répandue que Nestor Makhno se serait rendu en personne à cheval à Muensterberg et « *fit décapiter toute une famille et exposa leurs têtes sur une table* » est bien évidemment fausse. Même à l'imaginer capable moralement de commettre un tel acte, il se trouvait à ce moment-là à 200 km, à Ekaterinoslav, où, au cours d'un de ces étranges incidents de la guerre civile, des agents de la Tchéka tentaient de l'assassiner avec du cognac empoisonné à la strychnine (voir Azarov, pp-33-40). Abram Enns est l'auteur d'un des rares récits sur les massacres de Steinbach et d'Ebenfeld (2000)²⁴. Enns narre les événements avec une omniscience problématique, car il décrit en détail des événements auquel il n'a pas pu assister. Cependant, bien que son récit doive être appréhendé avec suspicion, il est un des rares à identifier formellement les auteurs des exactions : selon Enns, les

²⁴ Je remercie une fois de plus Sean Patterson pour m'avoir signalé cette source.

massacres furent l'oeuvre de 92 hommes sous le commandement d'Alexander Grigorev, un Cosaque d'Orenbourg. Il mentionne également un « *bourreau* », un homme de Nikopol nommé Ivan Schwajko. Je ne dispose pas pour le moment d'autres informations sur ces hommes.

Quand bien même on serait en mesure d'affirmer que telle unité de makhnovistes, de pétlouristes renégats ou d'autres bandits indépendants se trouvait sur les lieux de ces crimes, le problème ne serait pas résolu. Dans de nombreux incidents violents ciblant les mennonites, il existe des preuves d'une participation importante des voisinEs russo-ukrainienNEs des victimes. Deirdrich Neufeld, un témoin direct mennonite, dont le père et les deux frères furent tués au cours des attaques de Zgradovka, « suggéra que l'attaque de Muensterberg avait été exceptionnellement brutale du fait de la résistance générale des mennonites à la redistribution des terres, et des arrangements spécifiques qui avaient finalement été trouvés pour cette zone » (Klippenstein, p-29). À la fin de l'année 1919, des années d'oppression et d'épreuves et les tragédies de la guerre civile avaient engendré des haines d'ordre tout autant local et personnel qu'idéologique. Il est nécessaire, comme le soutient Arno Mayer, de faire la distinction entre la sauvagerie « barbare » et la sauvagerie « planifiée ». « La guerre civile, qui par définition se livre sans règles d'engagement ou de représailles, est un creuset de violence gratuite et non préméditée pratiquement dénué de tout ferment idéologique. Il existe aussi, par dessus le marché, une violence calculée et coordonnée qui est motivée par l'idéologie et dirigée de façon centralisée » (p-312).

Les mythes des révolutionnaires chevaleresques et du martyr des mennonites

Il y a peu de chances de voir s'opérer sous peu un rapprochement entre les histoires mennonite et makhnoviste de la guerre civile russe. Les historiens makhnovistes devront se défaire de la légende qui consiste à voir les révolutionnaires comme des gens au comportement chevaleresque, immanquablement sévères mais justes, et reconnaître que certainEs mennonites ont subi une violence imméritée. En fait, il est tout simplement impossible qu'une armée de cette taille et dans une telle situation ait pu éviter de commettre des exactions et des atrocités. En octobre 1918, Makhno commandait environ 150 hommes ; un an plus tard, ses quarante mille soldats avaient conquis momentanément une région de la taille de l'Angleterre où vivaient plus de sept millions de personnes (pour une estimation des effectifs, voir Palij, pp-110-112 ; Bradley calcule que Makhno « pouvait facilement mobiliser 60 000 hommes », p-122). De nombreux soldats qui rejoignirent les makhnovistes s'étaient auparavant battus dans d'autres armées, dont celles du Tsar Nicolas II, de Vladimir Ilich Lénine, du général Mai-Maievsky, et de Nikifor Grigoriev. Ils venaient des classes les plus défavorisées de la société russe et n'étaient pas exempts des effets de la pauvreté. Ils étaient atteints de maladies et par le fléau de l'alcoolisme : certains d'entre eux avaient survécu à la Première guerre mondiale en buvant de l'anti-gel. Ils étaient peu éduqués, et plusieurs d'entre eux/elles avaient été battus par leurs employeurs depuis l'enfance. On trouvait dans leurs rangs des brutes et des violeurs ainsi que des hommes désensibilisés à la violence, mais aussi des anarchistes dévouéEs, des femmes héroïques, des hommes qui rêvaient de paix et respectaient les représentantEs des villages et leurs cherEs enfants, ou encore de jeunes paysanNEs qui se réveillaient en hurlant la nuit, qui n'auraient pas fait de mal ne serait-ce qu'à leur cheval si ce n'était pas absolument nécessaire. Ils/elles avaient été témoins d'atrocités inimaginables et portaient avec eux/elles leurs traumatismes, leurs folies et leurs cauchemars. Ils/elles étaient souvent affaméEs et dépenailléEs. Ils/elles dormaient tout habilléEs, sur de la paille ou à même le sol. Aux yeux de leurs voisinEs allemandEs plus aisés, ils/elles étaient « sales », « hirsutes », « repoussantEs », « frustes », « louches », « bestiaux/ales », « vilEs », « puaients », étaient « répugnantEs », de la « racaille crasseuse ». Quand ils/elles tombaient malades du typhus et devaient être laisséEs en arrière, leurs ennemis les sortaient de l'hôpital pour les pendre aux arbres. Pour certainEs, leurs pères avaient été tués et leurs soeurs violées. La plupart d'entre eux/elles allaient mourir dans l'année. Ils/elles voulaient une part égale de la richesse qu'ils/elles avaient contribué à produire. Ils/elles promettaient la guerre aux palais et la paix aux fermes. Ils/elles brandissaient le drapeau de la liberté au coeur des ténèbres. Les makhnovistes attachaient plus d'importance à la liberté d'expression et à la critique démocratique que leurs ennemis : ceux ou celles qui souhaitent honorer leur mémoire doivent prendre en compte leurs échecs tout autant que leurs succès.

Parmi les mennonites, on trouvait également des profils différenciés. Il y avait des propriétaires qui possédaient davantage que des villages entiers. Des paysanNEs sans terre, anwohner, qui combattaient pour la révolution. Des contremaîtres qui fouettaient leurs ouvrierEs mais aimaient leurs enfants. Des

femmes qui avaient de l'ouverture d'esprit et la générosité de s'occuper des makhnovistes malades et mourantEs qui occupaient leur maison. Des brutes et des malfrats. Des chrétienNEs pieux/ses qui résistèrent à tout type d'enrôlement militaire. Des miliciens qui pleuraient à l'église et demandaient pardon pour les vies qu'ils avaient prises. Des jeunes filles qui vivaient dans la peur du viol. De jeunes et riches aventuriers qui aimaient l'odeur de la poudre et le toucher des canons. Des victimes enterrées dans des charniers. De pauvres fermierEs dans des villages isolés, qui se trouvaient prisES dans une guerre qu'ils/elles ne comprenaient pas. De fiers patriarches. Des soldats qui tuaient pour le compte de la contre-révolution. Il y avait, enfin, des pacifistes. Si on veut opérer un rapprochement entre les histoires makhnoviste et mennonite, cette dernière devra se défaire du mythe du martyr particulier réservé à la communauté mennonite. Le pourcentage de pertes mennonites durant la guerre civile est plus faible que celui de l'ensemble de la population russe, et les mennonites n'étaient pas moins susceptibles d'utiliser la violence que les membres de n'importe quel autre groupe ethnique²⁵. Il est établi qu'il y eut bien davantage de mennonites pour prendre les armes contre la révolution que pour en être victimes : on ne peut défendre moralement ceux et celles qui choisirent d'utiliser la violence pour produire des richesses qui étaient le fruit d'un travail forcé effectué sur des terres prises à d'autres.

La fin des hostilités

Une question encore mérite notre attention: pourquoi les exécutions de masse de mennonites prirent-elles fin en décembre 1919 ? La réponse qui vient d'emblée à l'esprit est que l'armée makhnoviste était durement touchée par le typhus et dispersée par les contre-offensives des bolcheviques et des soldats de Denikine. Mais les troupes de Makhno se regroupèrent, et durant l'année 1920 et encore en 1921, les makhnovistes rassemblaient encore plus de 10 000 hommes et femmes. Ils/elles écumaient l'Ukraine, éclipsant les bolcheviques dans leur sillage, comme un footballeur professionnel qui provoque une nuée d'écoliers. En Crimée, ils/elles anéantirent la campagne militaire du général Wrangel, tout comme ils/elles l'avaient fait auparavant pour celle du général Denikine. Leurs exploits militaires devinrent légendaires, et ils/elles demeuraient une force suffisamment importante pour qu'en 1920 les Britanniques tentent, en vain, de négocier avec eux une alliance contre les bolcheviques (Bradley, p-129). Malgré le fait que leur chemin les amenait souvent à proximité des colonies mennonites, on n'assista pas à une répétition des massacres à grande échelle de 1919. Pourquoi ?

Un élément de réponse est que l'armée makhnoviste était peut-être davantage disciplinée et politiquement engagée qu'en 1919, lorsque ses rangs s'étaient trouvés renforcés par divers partisanEs recrutés au cours de la longue retraite vers l'ouest. Mais la raison principale est sûrement qu'entre 1920 et 1921, l'ennemi principal de la paysannerie russo-ukrainienne était le gouvernement bolchevique, et que la communauté mennonite n'était pas impliquée avec les bolcheviques sur les plans politique et militaire comme elle l'avait été avec les Austro-allemands et les partisans de Denikine. Selon Viktor Belash, au printemps 1921, « les insurgés reçurent l'aide des colons allemands, auparavant hostiles. Aigris par la répression menée par le pouvoir soviétique, ils autorisèrent les réseaux clandestins makhnovistes à utiliser leurs colonies et menèrent eux-mêmes des missions de reconnaissance afin d'informer le Shtarm [l'état-major de l'armée insurgée] des mouvements des forces rouges » (Azarov, p-61). Mais il était désormais trop tard.

La victoire des bolcheviques

À partir de ce moment, la situation se détériora pour les makhnovistes comme pour les mennonites. Les

²⁵ Le bilan humain de la guerre civile se chiffre à entre sept et dix millions de morts (Evan Mawdsley compare différentes estimations, p-287), ce qui représente entre 6 et 8 pour cent de la population. Letkemann estime qu'environ trois pour cent des russes mennonites sont morts à cause de la guerre civile. Si nous disposions de chiffres pour tous les morts dans la région contrôlée par les makhnovistes, la relative sécurité dont ont joui les mennonites se trouverait d'autant mieux mise en évidence, dans la mesure où la violence effroyable qui sévissait au centre et à l'est de l'Ukraine a fait que cette zone a connu un pourcentage de morts bien plus considérable qu'ailleurs. Par exemple, la population de la ville natale de Makhno fut réduite de moitié entre 1917 et 1926 (Skirda, p-358).

bolcheviques, incapables de mettre un terme à la révolte makhnoviste, entamèrent une campagne de terreur systématique planifiée à l'avance et exécutèrent tous/toutes les sympathisants à la cause makhnoviste ainsi que les familles de ceux qu'ils soupçonnaient d'être des partisanEs. Il est impossible de savoir le nombre d'ukrainienNEs qui furent alors exécutéEs ou déportéEs en Sibérie : Archinov parle de 200 000 personnes « *abattues ou gravement blessées* » et estime qu'il y eut au moins autant de déportés (p-165). Les chiffres d'Archinov sont probablement trop élevés, mais les exécutions impitoyables des partisanEs makhnovistes, de leurs sympathisantEs et de leurs familles réduisirent le mouvement à une poignée de guérilleros déplacés. Quelques unEs s'enfuirent au Kouban. D'autres tentèrent de se fondre parmi la population à Kiev. Mais la plupart furent tuéEs. Makhno lui-même fut touché à la cuisse et à l'appendice. Puis une balle lui traversa la nuque et ressortit par la joue. Le 28 août 1921, il passa en Roumanie avec quatre-vingt trois partisanEs rescapéEs.

Alors que les bolcheviques consolidaient leur pouvoir, la souffrance en Ukraine se poursuivit. Tandis que certainEs mennonites s'enfuyaient vers le Canada (certainEs d'entre eux en profitant pour réinventer leurs passés ignominieux), d'autres restèrent pour faire face aux horreurs de l'Holodomor : mourir de faim. Au cours de l'épidémie de famine qui tua cinq millions d'UkrainienNEs, la souffrance des mennonites se trouva allégée par l'aide humanitaire fournie par leurs frères et soeurs émigréEs et par d'autres communautés mennonites internationales (certainEs, généreux/euses, partagèrent leur nourriture avec leurs voisinEs russo-ukrainienNEs affaméEs). Mais pour d'autres ravages de l'union soviétique, il n'y avait pas d'échappatoire : dix mille mennonites entrèrent dans le système des goulags ou furent exécutéEs, et dix mille autres furent contraintEs de s'exiler, notamment au Kazakhstan.

Au cours de ces années sombres, quelques makhnovistes rêvaient de ranimer la flamme de la révolution, mais les insurgéEs avaient toujours tiré leur succès de leurs soutiens au niveau local et de leur connaissance du terrain. Makhno et d'autres ancienNEs makhnovistes eurent beaucoup de difficultés à s'adapter à la vie en exil. CertainEs survécurent et prirent part à la guerre civile espagnole : au moins deux moururent en combattant au sein de la colonne Durruti près de Saragosse et d'autres combattirent au sein de la Brigade *Tierra y Libertad*. Quant à Makhno, il ne se remit jamais de ses blessures : il mourut seul à Paris en 1934, âgé de quarante-quatre ans (Skirda, p-286). Les derniers jours de sa vie, il fréquentait le champ de courses de Vincennes. CertainEs disent qu'il y allait pour boire et jouer aux courses. D'autres affirment que cela l'apaisait de voir courir les chevaux.

Liste de ressources bibliographiques et électroniques

- Adams, A.E. (1963) *Bolsheviks in the Ukraine: The Second Campaign, 1918-1919*, New Haven: Yale University Press
- Arshinov, P. (2005) [1923] *History of the Makhnovist Movement*, London: Freedom Books
- Avrich, P. (ed) (1973) *The Anarchists in the Russian Revolution*, London: Thames & Hudson
- Azarov, V. (2008) *Kontrrazvedka: The Story of the Makhnovist Intelligence Service*, Trad. Archibald, M., Edmonton, Alberta: Black Cat Press
- Bergen, M. (December 1997) « Borosenko Massacres, 1919 », *Newsletter of the Hanover Steinbach Historical Society*, N°11, [en ligne], pp-41/2, disponible ici : <<http://www.plettfoundation.org/wp/wp-content/magazines/Preservings11December1997.pdf>>, [Accès au 20 Mai 2011]
- Berkman, A. (n.d.) « Nestor Makhno: the man who saved the Bolshevikii », [en ligne], disponible ici <<http://raforum.info/spip.php?article1347&lang=fr>>, [Accès au 7 Mai 2011]
- Bradley, J.F.N. (1975) *Civil War in Russia 1917-1920*, London & Sydney: B.T. Batsford
- Butt, V.P., A.B. Murphy, N.A. Myshov & G.R. Swain (eds) (1996) *The Russian Civil War: Documents from the Soviet Archives*, London: Macmillan
- Chop, V.N. (2008) « Makhno's Air Force », Trad. K. Waskowski, [en ligne], disponible ici : <<http://www.makhno.eu/airforce.html>>, [Accès au 15 Mai 2011]
- Denikin, A.I. (1992) [1930] *The White Army*, Cambridge: Ian Faulkner Publishing
- Dick, B.J. (1986) [1978] « Something About the Selbstschutz of the Mennonites in South Russia (July 1918 – March, 1919) », Trad. Loewen, H. & A. Reimer, *Journal of Mennonite Studies*, Vol. 4, pp-135-142
- Dyck, H. (n.d.) « Breaking the Silence: Aussiedler Images of the Soviet Mennonite Tragedy », [en ligne], disponible ici : <<http://jms.uwinnipeg.ca/index.php/jms/article/view/535/535>>, [Accès au 13 Mai 2011]

- Dyck, H.L., J. R. Staples, and J. B. Toews (eds) (2004) *Nestor Makhno and the Eichenfeld Massacre: A Civil War Tragedy in a Ukrainian Mennonite Village*. Kitchener, Ontario: Pandora Press
- Enns, A.A. (June 2000) « Steinbach/Ebenfeld Massacres - December 5, 1919 », Newsletter of the Hanover Steinbach Historical Society, N°16, pp-88-89
- Enns, E. (2011) « Pilgrimage to the Ukraine: Revisioning History through Restorative Justice », [en ligne], disponible ici: <<http://www.bcm-net.org/pilgrimage-to-the-ukraine-revisioning-history-through-restorative-justice-elaine-enns>>, [Accès au 20 Avril 2011]
- Epp, H. « The Day the World Ended Dec. 7, 1919, Steinbach, Russia », Trans. D.F. Plett, *Newsletter of the Hanover Steinbach Historical Society*, N°8, [en ligne], pp-5-7, disponible ici : <<http://www.plettfoundation.org/Preservings/Preservings08June1996p2.pdf#page=5>>, [Accès au 20 Mai 2011]
- Epp, I. (2006) *Constantinople: Escape from Bolshevism*, Victoria, BC: Trafford
- Huebert, H. T. (1999) *Events and people: events in Russian Mennonite history and the people that made them happen*, Winnipeg: Springfield
- Huebert, H.T. & W. Schroeder (2001) *Mennonite Historical Atlas*, Winnipeg: Springfield Publishers
- Kenez, P. (1977) *Civil War in South Russia, 1919-1920*, Berkely: University of California Press
- Klassen, B. (1991) *Against the Evil Tide: An Autobiography*, Creativity Book Publisher, [en ligne], Available from: <http://www.resist.com/Against_The_Evil_Tide.pdf>, [Accès au 12 Mai 2011]
- Klippenstein, L. (2007) « The Selbstschutz: A Mennonite Army in Ukraine 1918-1919 », [en ligne], disponible ici : <http://www.nbu.gov.ua/portal/Soc_Gum/Pni/2007/07lktvao.pdf>, [Accès au 21 Avril 2011]
- Krahn, C. and A. Reimer. (1989) « Selbstschutz », Global Anabaptist Mennonite Encyclopedia Online, disponible ici <<http://www.gameo.org/encyclopedia/contents/S444ME.html>>, [Accès au 20 Avril 2011]
- Kühn, J. (2006) « John Kuhn », in Epp, I. (ed), op cit, pp-259-261
- Letkemann, P. (June 1998) « Mennonite Victims of Revolution, Anarchy, Civil War, Disease and Famine, 1917 – 1923 », *Mennonite Historian*, Vol. 24, N°2, [en ligne], disponible ici : <<http://www.mennonitehistorian.ca/24.2.MHJun98.pdf>>, [Accès au 20 Novembre 2009], pp-1-2 & 9
- Loewen, J.A. (1994) « Russian Mennonites, Property and the Sword, » In Wall Redekop, C., V.A. Krahn, & S.J.Steiner (eds) *Anabaptist/ Mennonite Faith and Economics*, Institute of Anabaptist and Mennonite Studies & University Press of America: London & Maryland, pp-41-64
- Loewen, J.A. & W.L. Priebe (1996) 'The Abuse of Power Among Mennonites in South Russia 1718-1919,' *Journal of Mennonite Studies*, Vol. 14, [en ligne], disponible ici: <<http://jms.uwinnipeg.ca/index.php/jms/article/view/554/554>>, [Accès au 14 Mai 2011]
- Loewen, J.A. & W.L. Priebe (1997) *Only the Sword of the Spirit*, Christian Press: Winnipeg
- Luckett, R. (1971) *The White Generals: The White Movement and the Russian Civil War*, London: Longman
- Magocsi, P.R. (1996) *A History of Ukraine*, Toronto: University of Toronto Press
- Makhno, N. (1995) [n.d.] « The Anarchist Revolution », Trad. M. Jones, [brochure], Petersham: Jura Books
- ____ (2007) [1929] *The Russian Revolution in the Ukraine*, Trad. M. Archibald, Edmonton, Alberta: Black Cat Press
- ____ (2009) [1936] *Under the Blows of the Counterrevolution*, Trad. M. Archibald, Edmonton, Alberta: Black Cat Press
- Malet, M. (1982) *Nestor Makhno in the Russian Civil War*, London: Palgrave Macmillan
- Martens, R. (August 2008) « Adolf Hitler and Mennonites », *Roots and Branches*, Vol. 14, N°3, [en ligne], disponible ici : <<http://www.mhsbc.com/news/v14n03/p05.htm>>, [Accessed 27th April 2011]
- Martin, T. (winter 2002) « Revolution and the Search for Accommodation, 1917-1926 », *The Conrad Grebel Review*, Vol. 20, N°1, pp-6-22, [en ligne], disponible ici <<http://grebel.uwaterloo.ca/academic/cgreview/documents/CGR-Winter-2002.pdf>>, [Accès au 15 Mai 2011]
- Martins, S. (2003) « Nestor Makhno and Me », [en ligne], disponible ici : <<http://fistfulofeuros.net/pedantry/archives/000173.html>>, [Accès au 21 Mars 2011]
- Mawdsley, E. (2007) *The Russian Civil War*, New York: Pegasus
- Mayer, A. J. (2000) *The Furies: Violence and Terror in the French and Russian Revolutions*, Princeton:

Princeton University Press

Mennonite Historical Society of Alberta (2010) *Mennonite Genealogy Index*, Calgary, AB, [en ligne], disponible ici : <<http://www.mennonites.ca/>>, [Accès au 14 Mai 2011]

Nomad, M. (1939) « The Warrior: Nestor Makhno, the Bandit who saved Moscow », [en ligne], disponible ici : <<http://www.nestormakhno.info/english/nomad.htm>>, [Accès au 26 Juin 09]

Palij, M. (1976) *The Anarchism of Nestor Makhno, 1918-1921*, Seattle & London: University of Washington Press

Peters, K. & J. Rempel (1999) « List of German People from Eichenfeld Village, Chortitza Region, Zaporozhye District, Military Region Denepetrovsk who were Murdered - Compiled September 1942 »,

Peters, V. (1970) *Nestor Makhno: The Life of an Anarchist*, Winnipeg: Echo Books

Regeher, T. (n.d.) « Eichenfeld », [en ligne], disponible ici : <<http://home.ica.net/~walterunger/Eichenfeld.htm>>, [Accès au 20 Avril 2011]

Rempel, D.G. & C. Rempel Carlson (2002) *A Mennonite family in Tsarist Russia and the Soviet Union, 1789-1923*, Toronto: University of Toronto Press

Schnell, F. (2008) « « Tear Them Apart . . . and Be Done with It! » the Ataman-leadership of Nestor Makhno as a Culture of Violence », *Ab Imperio: Studies of New Imperial History and Nationalism in the Post-Soviet Space*, N°3, pp-195-221

Schroeder, S. (n.d.) [en ligne], disponible ici: <<http://freepages.family.rootsweb.ancestry.com/.../LivingHistory%20writeup-Shawna>>, [Accès au 7 Mai 2011].

Shubin, A. (n.d.) « Nestor Ivanovich Makhno », Trad. M. Harris, [en ligne], disponible ici: <<http://www.nestormakhno.info/english/nim.htm>>, [Accès au 14 Mai 2011]

Skirda, A. (2004) *Nestor Makhno: Anarchy's Cossack*, Trad. P. Sharkey, Edinburgh & Oakland, CA: AK Press

Stites, R. (1992) *Russian Popular Culture: Entertainment and Society since 1900*, Cambridge: Cambridge University Press

Sukhogorskaya, N. (2002a) [1991] « Gulyai-Polye in 1918 », [en ligne], trad. Firth, W. disponible ici : <<http://www.nestormakhno.info/english/personal/personal1.htm>>, [Accès au 26 Juin 09]

_____ (2002b) [1991] « Agafya Andreyevna », *ibid*

Sysyn, F. (1977) « Nestor Makhno and the Ukrainian Revolution », In: Hunchak, T. (ed) *The Ukraine, 1917-1921: A Study in Revolution*, [en ligne], disponible ici : <<http://www.ditext.com/sysyn/makhno.html>>, [Accessed 10th June 2009]

Toews, A. A. (1990) *Mennonite Martyrs: People Who Suffered for Their Faith 1920-1940*, Trad. J. B. Toews, Winnipeg: Kindred Press

Toews, J.B. (1995) « « No Songs Were Sung at the Gravesite »: The Blumenort (Russia) Massacre (November 80-12, 1919) », *Journal of Mennonite Studies*, Vol. 13, pp-52-70, [en ligne], disponible ici: <<http://jms.uwinnipeg.ca/index.php/jms/article/viewFile/443/443>>, [Accès au 26 Mai 2011]

Toews, R. (n.d.) « Notes on the history of the Schönfeld Colony », [en ligne], disponible ici: <<http://home.ica.net/~walterunger/SchoenHistory.html>>, [Accès au 18 Avril 2011]

Tsebry, O. (1993) [1949] « Memories of a Makhnovist Partisan » [brochure], London: Kate Sharpley Library

Voline, S. [Eichenbaum, V.M.] (1975) [1947] *The Unknown Revolution*, Trad. H. Cantine & F. Perlman, New York: Free Life Editions

Wiens, G. (2006) « Gerhard Wiens 1900-2000 », avec des notes de John Urry, In Epp (ed), *op. cit*, pp-17-54

Williams, G.J. [1922] (1991) « Defeated », In *White Army, Black Generals: Memoirs of the Whites*, [en russe], Upper Volga Publishing House, [en ligne], Available from: <<http://www.bibliotekar.ru/belaya-armiya/5.htm>>, [Accès au 28 Avril 2011]

Yaroslavski, E. (1948) *History of Anarchism in Russia*, London: Lawrence & Wishart